

BREZZAGNES

N° 5

REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

12 F

OUVERBERG

BIENTOT
LE TEMPS D'ENTAILLER
LES ERABLES



BRETAGNES

Revue littéraire et politique trimestrielle

Numéro 5

Hiver 1976 - 1977

Directeur de la publication Paol KEINEG

SOMMAIRE

En guise d'éditorial	4
DOSSIER QUEBEC	
- La victoire des poètes par Paol KEINEG	5
Petite chronique pour comprendre le Québec, par Gaëtan DOSTIE	10
Conversation avec Gaëtan DOSTIE	12
* «Poème de l'écorce sauvage» de Gaëtan DOSTIE	17
* «Fragment de la vallée» de Gaston MIRON	18
* «Le camarade» de Gaston MIRON	19
* «Mal aux Pays» de Gérard GODIN	20
Qu'est-ce que le Québec ? par Gaëtan DOSTIE	22
Images du Québec	23
Discographie du Québec	26
TANGUY MALMANCHE aux mains des charognards	28
POUR UNE ETHNO-PSYCHIATRIE EN BRETAGNE , par Philippe CARRER	32
«UR VLEUNIENN E KREIS AN NOS», gant Y.B. PIRIOU	40
CULTURE ET LITTÉRATURE BRETONNES : où est le masque ?	41
* Michel DUGUE	42
* Jacqueline HERBERT	44
* Olier MORDREL	47
Youenn COIC , spectographe de notre Histoire, par Kristian KEGINER	51
Traces de l'âme-événement dans KEROUAC, par J.M. LEDUC	56
Agricultures bretonnes ? (Un livre d'Ar Falz)	57
L'esquisse d'un livre («SALIDO» de Louis GUILLOUX) , par André HERNE	58
NOTES DE LECTURE	59
NOTES DISCOGRAPHIQUES , par Philippe BEURRIER	62
COURRIER DES LECTEURS	65
BULLETIN D'ABONNEMENT	68

Couverture Jeff

BRETAGNES

Rédaction, abonnements : Impasse de la Fontaine-au-Lait - MORLAIX 29210

Le numéro : 12 F

Abonnement 4 numéros (port compris) : 45 F
Etranger : 60 F

AVIS A NOS LECTEURS

La revue a franchi sans encombre, mais non sans difficulté, sa première année. Nous pouvons considérer que «Bretagnes» méritait d'apporter son singulier pluriel à la construction d'une Bretagne démocratique. Le courrier que nous recevons en témoigne et encourage nos espoirs. Raison de plus pour continuer, en dérangeant si nécessaire nos alliés, en déconcertant parfois nos adversaires. Raison de plus pour estimer qu'aujourd'hui encore rien n'est gagné.

«Bretagnes» vit difficilement. L'incertitude pèse sur son avenir aussi fort que le jour où nous avons publié le numéro 1. Notre situation financière demeure fragile malgré le soutien actif de nos 250 abonnés. L'imprimerie coûte cher, les ventes en librairies ne nous apportent pas une sécurité suffisante, le bénévolat n'a pas la perfection du professionnalisme, les écrivains enfin devraient être rétribués pour leur travail... Pour assurer sereinement la fabrication de la revue pendant un an, il nous faudrait franchir le seuil difficile des 500 abonnements. C'est dire que chacun des abonnés actuels devra faire souscrire un nouvel abonné. Nous serions sinon, condamnés, tôt ou tard, à faire appel à la générosité publique ou à disparaître.

Alors, abonnez-vous, réabonnez-vous, faites de nouveaux abonnés. Exigez que «Bretagnes» soit en vente dans les librairies et les maisons de la presse.

Voilà qui est dit ! Nous le répèterons le moins possible mais sachez qu'il y va de la survie de «Bretagnes».

Une revue d'union

Nos ennemis nous ont accusés d'être des diviseurs criminels. Nos amis ont parlé de nous comme de polémistes mesquins.

Puis, notre éditorial du N° 4, que nous avons voulu clair et intransigeant, nous a fait apparaître de tous les côtés, comme des champions de l'union et de la tolérance.

Alors ? Contradiction ?

S'il y a contradiction, elle n'est pas notre fait. Car lorsqu'on nous taxe de division, de quelle division parle-t-on ? Qui divisons-nous ?

Lorsque nous appelons à l'union, de quelle union s'agit-il ?

On ne divise que ce qui est divisible. Nous sommes pour une Bretagne une et indivisible. Mais nous sommes en même temps pour l'infinie divisibilité des Bretagnes.

Nous voulons casser en deux ce qui est un. Et réunir ce qui est séparé.

Qui divise-t-on lorsqu'on appelle à l'union des écrivains bretons des deux langues ? Qui est divisé lorsque s'unissent les patriotes et révolutionnaires bretons ?

Nous autres, nous voulons entrer dans Babel avec un langage nouveau. Un langage de division. Un langage d'union.

Avec, comme le dit ici même l'un d'entre nous, «la suprême familiarité d'un langage inouï, que la nation tout entière entendra».

Voilà en quoi nous sommes -toujours- une revue d'union.

Voilà en quoi nous sommes -encore- une revue de division.

LA VICTOIRE DES POETES

ou quelques jours au Québec (presque) libre

*«Ce sont les meilleurs qui souffrent et
qui refusent et ils ne font que traduire
le malheur commun.»*

(Portrait du colonisé) Albert Memmi

Une élection, et tout est changé. L'excitation née du 15 novembre et de la victoire du Parti Québécois est toujours visible dans la rue une semaine après : sur les trottoirs de Montréal, les gens se saluent, commentent les dernières nouvelles, évaluent les chances du gouvernement de René Lévesque ; dans les magasins, dans les cafés, il suffit d'engager la conversation pour s'entendre dire mille choses, on parle d'autrefois, c'est-à-dire d'avant le 15 novembre, et de demain. Et quand je dis que je suis Breton, on s'exclame, on me congratule, on me parle comme à un frère. De façon générale, on a l'impression qu'en dépit des flots de paroles, chacun retient son souffle.

DES POETES EN SITUATION

Gaston MIRON sait que la partie ne sera pas facile, lui qui arrive à peine à y croire, qui se réveille le matin en se disant que ce n'est pas possible. Gaston Miron est l'un des plus grands poètes du Québec, l'un des deux plus grands, pourrais-je même dire, Paul-Marie LAPOINTE étant l'autre. Il sait que le Québec revient de loin. Il parle de son enfance à Sainte-Agathe et dans la vallée de l'Archambault, de ses débuts à Montréal. Miron a été de tous les coups durs et de toutes les entreprises, il a participé à la fondation des Editions de l'Hexagone et de la revue *Liberté*, il a milité au Rassemblement pour l'Indépendance Nationale, au Mouvement de Libération Populaire, au Parti Socialiste Québécois, au Front du Québec Français. Miron, l'éveilleur de la conscience nationale du Québec, sait que pour un 15 novembre, il a fallu d'interminables et harassantes années de militantisme, partagées entre le désespoir, quelquefois, et l'espoir, souvent.

Dans sa chaise basculante, qu'il fait rouler vigoureusement, il parle, rit, chante, joue de l'harmonica et tape du pied ! Il parle du Québec, je parle de la Bretagne, et quand j'évoque le souvenir de Yann-Mikaël Kernaléguen, le martyr de Menez Kelc'h, il me lit son poème *Le Camarade*, écrit à la mémoire d'un militant québécois mort dans des circonstances analogues. Tout à l'heure, à la télévision, nous verrons René Lévesque présenter son gouvernement : moment inoubliable, à faire rêver tous les Piriou du monde...

Poète extrêmement doué, rigoureux et fraternel, Gaëtan DOSTIE représente la nouvelle génération (voir l'entrevue plus loin). Il a appris à penser et à écrire auprès de ses aînés et ne doit rien, ou presque, à la France. A trente ans, il a déjà un long passé de militant. Il connaît le Québec et la matière québécoise sur le bout des doigts et jette un regard lucide sur la société qui l'entoure. Des rapports de sa génération avec la précédente, il dit : *«Nous n'échappons pas à ce phénomène quasi mondial de la jeunesse se détachant d'une génération adulte dont la passivité est presque pathologique. Nés-pour-un-petit-pain, nos pères ne réussirent pas à assumer leur responsabilité, à prendre des décisions morales, à exprimer des idées, à contrôler le pouvoir, à défendre la société contre ses spoliateurs.»*

Robert MARTEAU, l'un des poètes français les plus importants d'aujourd'hui, est devenu l'un des meilleurs poètes québécois. Né français, naturalisé québécois, il parle du Québec comme s'il y avait toujours vécu, il a mal au Québec. Hasard extraordinaire, le lendemain de l'élection du 15 novembre, paraissait son premier livre paru au Québec. Il s'agit d'*Atlante*, un admirable poème que nous devrions tous lire (1).

LA LONGUE MARCHE D'UN PEUPLE

Tout a commencé dans les années 50, de façon éparpillée, hésitante, et tout s'est confirmé dans les années 60, quand la prise de conscience, de canadienne-française qu'elle était, s'est faite québécoise. Un groupe d'hommes et de femmes, dont les rangs alors se renforçaient sans cesse, a défini l'ethnie francophone du Québec non seulement comme une ethnie, mais comme une nation. Parmi ces pionniers et ces militants, les poètes étaient nombreux : Gaston MIRON, bien sûr, Paul-Marie LAPOINTE, Fernand OUELLETTE, Claude GAUVREAU, JeanGuy PILON, Gatien LAPOINTE, et dix, vingt, trente autres. La victoire du P.Q. aujourd'hui, c'est aussi leur victoire.

A partir du gouvernement Lesage dans les années 1960, après la nuit des années Duplessis, une volonté s'affirme d'ouvrir le Québec au monde et d'engager de vrais débats sur son avenir, sur les rapports de la politique et de la littérature, sur le rôle possible de l'écrivain et de l'artiste.

Politique et littérature marchent de front et progressent ensemble. Des revues comme **Parti-Pris**, **Révolution québécoise**, **Socialisme**, **La Barre du Jour** alimentent le débat idéologique et font le lien entre libération nationale et socialisme. Dans le même temps, les organisations nationalistes fleurissent, parfois éphémères. En 1968, sous l'impulsion de René LEVESQUE, les militants du RIN (Rassemblement pour l'Indépendance Nationale), du PRQ (Parti Révolutionnaire Québécois), du PSQ (Parti Socialiste Québécois) et autres, se réunissent pour fonder le Parti Québécois.

Depuis quelques années, parallèlement, un mouvement clandestin, le F.L.Q. (Front de Libération du Québec) prône la violence pour arracher l'indépendance du Québec et pose des bombes ; il bénéficie d'une certaine sympathie dans la jeunesse. Cependant, la disparition de **Parti-Pris** en 1967 et du R.I.N. en 1968, l'isole encore plus de la population et le conduit à commettre des erreurs redoutables.

L'enlèvement et l'exécution du ministre Laporte en 1970 (2) offrent au ministre Trudeau l'occasion rêvée d'en finir avec le nationalisme québécois en général, et avec le P.Q. en particulier. De nombreux militants, poètes, syndicalistes sont arrêtés et emprisonnés. L'état de siège est proclamé au Québec.

Mais les mécanismes de la peur ne jouent plus. En 1973, le P.Q. obtient 30 % des voix, malgré un nombre ridicule de députés ; en 1976, avec plus de 40 % des voix, il fait élire 71 députés sur les 110 que compte l'Assemblée Nationale du Québec (3). Pour les Canadiens anglais et les Américains, c'est le raz-de-marée, le tonnerre et les éclairs, eux qui avaient voulu ignorer et nier le problème. Trudeau lui-même, en juillet 1976, déclarait sans rire qu'à son avis, le séparatisme québécois était moribond et que c'était un problème dépassé. Le même Trudeau, avant les élections, répétait que voter pour le P.Q. c'était voter pour le séparatisme, affirme maintenant d'une voix catégorique que les électeurs québécois n'ont pas donné mandat au P.Q. pour séparer le Québec.

LE VOISIN D'EN FACE

Nul ne sait ce qui peut se passer aujourd'hui. Dans la première semaine qui a suivi le 15 novembre, le nombre des agents de la C.I.A. a doublé au Québec, selon l'aveu « désarmant » de la Gendarmerie royale du Canada. S'affirmer Québécois,

prétendre assumer son destin, c'est déjà s'attaquer à la toute-puissance des intérêts anglophones, canadiens et surtout américains.

Ce qui peut expliquer et justifier l'extrême prudence avec laquelle on aborde le sujet du socialisme aujourd'hui, alors qu'on en débattait largement dans les années soixante. Les faits sont là : le Québec a pour voisin immédiat les Etats-Unis, dont les intérêts économiques sont considérables. Chacun est conscient que les Etats-Unis ne toléreront pas un Québec socialiste à leur flanc : à une heure de route de Montréal, il y a la frontière américaine.

La situation n'est pas si simple. Certains affirment que, loin de s'opposer à la création d'un Etat québécois, les Etats-Unis y verraient leur intérêt. Le Canada anglais, coupé en deux, que rien, ou presque, ne distingue de son voisin américain, demanderait à devenir américain. On évoque par exemple le problème crucial de l'eau, dont les besoins s'accroissent sans cesse. Le Canada dispose de réserves d'eau énormes, qui feraient l'affaire des cités industrielles qui bordent les Grands Lacs. L'hypothèse ne peut pas être écartée.

INQUIETUDES ET DETERMINATION

Dans tous les cas, il faudra manœuvrer avec prudence et progressivement, car, si le P.Q. est un parti largement petit-bourgeois dans ses cadres, il n'en est pas moins un parti anti-colonialiste et progressiste. Pour qui connaît le contexte nord-américain, le fait est remarquable.

Possibles est le titre d'une revue (4), dont le premier numéro est paru avant les élections, et qui est animée par Marcel RIOUX (auteur de **La Question québécoise**, chez Seghers), Gérald GODIN, Roland GIGUERE, Gaston MIRON (encore lui !). Car c'est bien de **possibles** qu'il s'agit. La marche vers l'indépendance est irréversible, mais il existe des moyens de « déstabiliser » un pays et son économie, et aucun Québécois ne souhaite que son pays devienne un nouveau Chili, ni que René LEVESQUE subisse le sort de Salvador Allende.

La lutte pour le Québec va être chaude. Il est de notre devoir de soutenir fermement et activement ce mouvement d'émancipation, comme il est de notre devoir d'analyser la victoire du 15 novembre et d'y réfléchir. La Bretagne n'est pas le Québec, mais

les analogies abondent et rendent possibles des comparaisons fructueuses. Dans la Bretagne de 1977, il est devenu indispensable de poser sérieusement les problèmes de tactique et de stratégie.

Paol KEINEG

NOTES

- (1) *Atlante*, l'Hexagone, C.P. 337, Bureau Postal N, Montréal, Québec H2X 3M4
- (2) On a suggéré à plusieurs reprises que le F.L.Q., infiltré, aurait été manipulé par les agents fédéraux dans cette affaire-là. Pierre Vallières, l'auteur de *Nègres blancs d'Amérique* (Maspéro), dans un livre à paraître en février, apporte la preuve que l'armée fédérale aurait enlevé, détenu et exécuté le ministre Pierre Laporte ! On en reparlera.
- (3) Le soixante-dixième, après recompte des voix, est un Noir haïtien, élu dans une circonscription rurale où les gens de race noire sont rares. Autant pour les détracteurs libéraux du P.Q. qui l'accusaient de racisme, de fascisme, etc... !
- (4) *Possibles*, B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec.

LA REVUE ENTRETIENS

présenté son N°34 (33 F)

BEAT GENERATION

La série de 4 numéros :
France ou Etranger : 80 F

SUBERVIE
21, rue de l'Embergue
12000 RODEZ France

AUTRES NUMEROS DISPONIBLES :

Littérature espagnole (15 F) ; Art actuel (12 F) ; Joseph DELTEIL, N° 27-28 (18 F) ; LAUTREAMONT, N° 30 (18 F) ; Roger VAILLAND, N° 29 (18 F) ; Claude SIMON, N° 31 (18 F) ; Lawrence DURRELL, N° 32 (18 F) ; Henri POULAILLE, N° 33 (24 F).

Petite chronique pour comprendre le Québec depuis 20 ans

1957

Raymond Barbeau fonde le premier mouvement pour l'indépendance : l'Alliance laurentienne

1959

Mort du premier ministre Duplessis, fondateur de l'Union Nationale en 1936, auquel succède Paul Sauvé. Un groupe de poètes des Editions de l'Hexagone fonde la revue *Liberté*.

1960

Mort de Paul Sauvé ; son successeur Antonio Barette est battu par les libéraux de Jean Lesage et René Lévesque. Début de ce qu'il est convenu d'appeler la « Révolution tranquille ».

1961

Fondation du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale (RIN)

1962

Les libéraux déclenchent des élections à l'instigation de René Lévesque qui préconise la nationalisation de l'électricité. Victoire foudroyante de l'équipe du tonnerre...

1963

Le RIN devient parti politique. Fondation de la revue puis des Editions Parti Pris par de jeunes intellectuels de gauche. Le Front de Libération du Québec (FLQ) pose ses premières bombes. Les poètes du Québec sont l'avant-garde du combat culturel. Les écrivains du Québec refusent l'appellation de littérature « canadienne-française » pour l'affirmer québécoise.

1966

Les libéraux sont défaits par l'Union National de Daniel Johnson ; le RIN qui présentait quelques candidats recueille 10 % du suffrage. Pierre Vallières et Charles Gagnon prennent la tête du FLQ ; ils sont arrêtés devant l'édifice de l'ONU à New-York. Vallières entreprend en prison la rédaction de *Nègres blancs d'Amérique*.

1967

Exposition universelle de Montréal. Le cinquième de la population québécoise descend accueillir le Général de Gaulle tout le long du Chemin du Roy (de Québec à Montréal). Du balcon de l'Hôtel de Ville de Montréal, De Gaulle reprend le slogan du RIN : «Vive le Québec libre !».

1968

Regroupement des forces indépendantistes : René Lévesque quitte le parti libéral, fonde le Mouvement Souveraineté-Association (MSA) qui devient le **Parti Québécois** auquel vient se fondre le RIN. Mi-francophone, mi-anglophone, Pierre-Elliott Trudeau devient premier ministre du Canada et il instaure une politique dite de «bilinguisme». Fin de la revue *Parti Pris* ; sous l'impulsion de Gérard Godin, les Editions continuent et publient les **Nègres blancs d'Amérique** de Vallières toujours en prison sans procès.

1970

Avril : les libéraux de Robert Bourassa défont l'Union Nationale ; le **Parti Québécois** même s'il obtient 24 % du suffrage ne fait élire que 7 députés sur 110. Lévesque est battu dans son comté. En octobre, une cellule du FLQ enlève le diplomate britannique James Cross. Selon Pierre Vallières, le FLQ était alors investi par les forces policières canadiennes. Ce serait l'armée canadienne qui aurait enlevé le ministre libéral Pierre Laporte, opposé à Bourassa puis l'aurait exécuté après avoir envahi le Québec sous le coup de la proclamation de la loi des «Mesures de guerre» par Trudeau. Le 16 octobre plus de 500 personnes sont arrêtées dont les poètes Gaston Miron et Gérard Godin. La manœuvre fédérale ne réussit pas à atteindre le Parti Québécois. C'est le règne de la peur...

1973

Elections au Québec : les Libéraux avec 54 % des voix ont 102 députés sur 110 ; le Parti Québécois avec 31 % du suffrage fait élire 6 députés mais devient l'opposition officielle. Lévesque est encore battu dans son comté.

1974

Lévesque, Michaux et Parizeau fondent le quotidien **Le Jour** voué à défendre les intérêts des Québécois. La marche sourde vers le pouvoir fait de plus en plus l'unanimité.

1976

Les jeux de la XXI^e Olympiade se déroulent à Montréal. Le journal **Le Jour** est contraint de fermer. Bourassa déclenche des élections surprises : le 15 novembre le Parti Québécois est porté au pouvoir avec 71 députés malgré qu'il ne recueille que 40 % du suffrage. René Lévesque qui se présente dans un comté uniquement francophone est élu avec la plus forte majorité du Parlement. Bourassa est défait dans son comté par le poète Gérard Godin qu'il avait emprisonné en 1970 ! Prochaine étape : le référendum sur l'indépendance du Québec.

(Chronologie établie par Gaëtan Dostie)

Conversation avec Gaëtan Dostie :

«*Nous sommes les premiers francophones qui n'avons jamais été colonisateurs*»

Gaëtan Dostie, né à Sherbrooke, en 1946 a fait ses études à l'Université de Sherbrooke, puis à l'Université du Québec à Montréal. Il participe à divers mouvements littéraires, dirige plusieurs journaux étudiants et s'engage activement dans plusieurs mouvements politiques, du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale (R.I.N.) au Parti Québécois. En octobre 1970, avec d'autres écrivains, après la mort du ministre Laporte attribuée au F.L.Q., il est arrêté et détenu arbitrairement. Il a publié en 1974 *Poing commun* suivi de *Courir la galipote* (*L'Hexagone*).

Critique littéraire au journal *Le Jour* jusqu'à sa disparition, il s'apprête à succéder à Gérard Godin à la tête des Editions *Parti Pris*.

BRETAGNES — Gaëtan Dostie, le 15 novembre a vu la victoire du Parti Québécois et, fait sans précédent dans les annales du Québec et peut-être de l'Amérique du Nord, le premier ministre sortant, Bourassa, a été battu par un poète.

GAËTAN DOSTIE — Gérard Godin s'est surtout présenté comme éditeur, c'était l'éditeur de *Parti Pris*. Les gens du comté ne le connaissaient pas vraiment en tant que poète. Evidemment avec cinq recueils, c'est pour le Québec un poète important. Dans les derniers jours de la campagne électorale, son adversaire illustre a fait distribuer sous forme de tracts un poème de lui, pour dire : «Voyez quelle sorte de député il ne faut pas élire...»

B — Il y a là une espèce de «justice poétique», non ? puisque les premiers agitateurs pour l'indépendance furent les poètes.

GD — Si on s'attache au cas de Godin, c'est plus que cela. Gérard Godin est un des fondateurs de **Parti Pris**. **Parti Pris** fut d'abord une revue, et une maison d'éditions encore active ; ce fut autour de cette revue, et autour de cette maison d'éditions que s'est exprimée une bonne partie de la gauche québécoise ; c'est là, par exemple, qu'a été publié un livre comme **Nègres blancs d'Amérique**, de Pierre Vallières. C'est parmi les membres de **Parti Pris** que l'on a trouvé les appuis, les théoriciens du Front de Libération du Québec. En 1970, Godin a été arrêté, incarcéré, avec moi-même, Gaston Miron, Michel Garneau et d'autres, connus pour leur engagement inconditionnel.

Plus singulier encore : Godin est depuis fort longtemps le compagnon de route de Pauline Julien, que l'on peut décrire comme la Pasionaria de la chanson québécoise, peut-être celle qui incarne le plus le fait québécois dans la chanson d'ici. Ça en faisait à la fois un poète et un «homme sérieux», éditeur, membre de conseils d'administration, vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste -société nationale des Québécois- et de battre le premier ministre dans son propre comté, avec une majorité que le premier ministre lui-même n'avait jamais obtenue, a été une sorte de vengeance. Et «*la vengeance est douce au cœur de l'Amérindien*» (vieux dicton québécois).

B — Comment expliquez-vous la victoire du Parti Québécois aujourd'hui plutôt qu'en 1973 ?

GD — C'est une victoire sur la peur. La seule tactique des Fédéralistes a toujours été de brandir la peur, toutes les peurs possibles et impossibles. Ce qui est d'ailleurs toujours le chantage du colonisateur. C'est aussi parce qu'auparavant nous n'avions jamais réussi à faire de synthèses. En 1970, pour nous faire peur, on a mis le Québec sous la coupe de l'armée, et on a pris des mesures hors de proportion avec la réalité. Or, petit à petit, plus les gestes apeurants se multiplient, moins ils ont d'impact, c'est-à-dire que le peuple en vient à voir les scénarios d'avance, et à développer une espèce d'antidote. La victoire du P.Q. est une victoire à la Pyrrhus, je dirais, dans le sens où à ce stade-ci, le P.Q. a préféré non pas se battre uniquement sur le thème de l'indépendance -qui va de soi, puisqu'il est inscrit dans le programme du parti-, mais s'est battu sur tous les terrains avec une équipe assez exceptionnelle. Si on compare les libéraux et les péquistes, l'équipe du P.Q. est largement supérieure. Trois des plus grands économistes connus au Québec figuraient parmi les candidats. Tous ceux qui exercent certaines activités de prestige, tous ceux à qui on reconnaît des compétences se retrouvent au Parti Québécois, jusqu'à la femme la plus célèbre du Québec, une animatrice de télévision, Madame Payette, qui est si adulée, je crois qu'il n'y a pas de femme plus adorée dans tout le Québec... Même des gens comme ça ont adhéré au P.Q. C'est-à-dire que le P.Q. est devenu le parti rassembleur de toutes les forces vives du Québec. Plus on est jeune, plus on est instruit et plus on vote péquiste. Ne pas être péquiste, c'est souvent être sclérosé, de la droite, ou être anglais, c'est-à-dire figurer parmi les ennemis héréditaires des Québécois... La victoire du P.Q., c'est aussi une victoire de générations.

Elle est surprenante, parce qu'en fait nous n'avons obtenu que 40 % des voix, mais la particularité du scrutin à un tour (la majorité simple), le jeu qui a toujours fait l'affaire du pouvoir, a fait que nous les avons eus à leur propre jeu, leurs propres règles. Nous avons le pouvoir absolu, comme ce n'est pas possible d'avoir le pouvoir absolu ! C'est la première fois qu'un peuple qui veut faire son indépendance est au pouvoir, et au pouvoir sans un geste illégal. Si le gouvernement d'Ottawa voulait nous contraindre, il devrait se placer dans l'illégalité aux yeux de l'opinion internationale.

B — Est-ce que vous pensez qu'Ottawa tenterait un coup de force contre le nouveau gouvernement québécois ?

GD — Oh, vous savez, nous sommes en Amérique du Nord... Mais on peut se poser la question. Un coup de force contre le Québec, ce serait du ridicule consommé, ce serait nous ramener aux républiques de bananes. Or, le Québec est un pays drôlement évolué du point de vue démocratique. Intervenir aboutirait à une autre Irlande, et je ne crois pas que ce soit rentable ni pour le Canada, ni pour les Etats-Unis. Je pense qu'on va s'acheminer vers un Marché Commun d'Amérique du Nord, dont le Québec sera partenaire à part égale avec le Canada et les Etats-Unis.

B — Les chances du gouvernement péquiste sont-elles bonnes de conserver le pouvoir ?

GD — C'est-à-dire que la bêtise de nos ennemis canadiens est telle que... ils sont vraiment bêtes ! C'est à se demander si, eux aussi, ne veulent pas qu'on soit indépendants. Toutes les erreurs à commettre, ils les commettent ! Et ça continue. La conscientisation du peuple va pouvoir maintenant utiliser la voie normale, c'est-à-dire qu'un gouvernement va entreprendre une action d'information auprès du peuple. Or, les possibilités du gouvernement du Québec sont énormes. On était toujours soumis, depuis les débuts de la colonie — (et le colonialisme français ne s'est pas mieux comporté que l'anglais : la France empêchait par exemple les livres d'entrer, que puisse s'installer une imprimerie. Nous n'avons aucune nostalgie du colonialisme français...).

Ici s'est bâti autre chose, à partir de ce qui existait en France. Mais la coupure s'est faite avant 1789, en 1760. Nous sommes restés avec une langue d'avant le temps de l'uniformisation en France. La civilisation québécoise est née de conditions climatiques, géographiques, sociographiques particulières. Tout à coup, on se découvre enraciné ici, on découvre tout à coup qu'on n'est pas français, mais qu'on est nord-américain, qu'on est américain -mais qu'on n'a rien à voir avec la civilisation américaine à maints égards. On est un résultat des Français, des Anglais, et notre folklore vient des Irlandais, des Bretons, etc... Il y a eu amalgame à partir des traditions amérindiennes (les façons de se vêtir, les sports d'hiver, comme le hockey, la crosse...). Nous avons la fierté d'être nous-mêmes. Nous n'avons plus de complexe d'infériorité. Autrefois, la célébrité, la consécration venaient de Paris. Aujourd'hui, des écrivains célèbres ne vont à Paris que si on vient les chercher.

Je suis un écrivain de la première génération née de la littérature québécoise. Auparavant tous les écrivains cherchaient leurs modèles en

France. Louis Fréchette, par exemple, qui vivait au début du siècle, son modèle c'était Victor Hugo, au point que vers la fin de sa vie, il s'habillait, se peignait comme Hugo, et même sur les photos il prenait la pose à la manière d'Hugo, il mettait la main à la même place... C'était émouvant, c'était drôle.

Même au début des Editions de l'Hexagone de Miron, l'influence française était toujours prépondérante. Il y avait une collection, «*Les Matinaux*», au titre emprunté à René Char. Ici, des années 55 à 60, on parlait de Char, d'Eluard, d'Aragon, de Frénaud (ah, l'amour que Miron a pour Frénaud !). On vivait au même moment, ou presque, ce qui se passait à Paris, on s'abreuvait de livres français. Dans ma génération, non pas qu'on ignore ce qui se fait à Paris, mais ce qui nous fait le plus plaisir, ce n'est plus le livre de Char même si on trouve toujours ça extraordinaire mais les écrivains qui vivent ici. C'est devenu une obligation. Et puis la littérature québécoise existe aujourd'hui. Autrefois, on n'avait accès qu'à des pages choisies, des versions édulcorées de romans, établies par les curés. Mais depuis environ 10 ans, le nombre de rééditions est incroyable. On est en train de ressortir le bagage, les études critiques, etc...

Quand j'ai fait mon cours, j'ai commencé par «*Nos Ancêtres les Gaulois*», j'ai étudié la littérature française depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à nos jours, et vers la fin, pendant une année, on nous donnait un cours sur la littérature québécoise. Maintenant tout est changé.

B — Aujourd'hui, les écrivains envisagent-ils la littérature de façon différente ?

GD — Je pourrais répondre par un gag. Le lendemain de l'élection, j'avais gagné quinze dollars avec Gaston Miron, qui affirmait que nous n'aurions pas plus de 25 députés, et Miron m'a dit au téléphone qu'il était bien content d'avoir perdu - il avait une conception pessimiste de la situation. Il ajouta : «*La moitié de mon œuvre vient de prendre un coup de vieux*».

De 1960 à 1976, ce sont les arts, l'écriture, la chanson, qui ont véhiculé le Québec. C'est à travers la littérature que toute la civilisation québécoise a ressurgi. On en est venu à produire des outils culturels couvrant tous les champs, d'une telle qualité que nous avons perdu notre complexe vis-à-vis de la France.

À la radio, durant la campagne électorale, toutes les chansons véhiculaient le plaisir d'être québécois. Chaque chanson devenait un message pour la liberté du Québec. Ça explique en partie le raz-de-marée en faveur du P.Q. Les hommes politiques ont concrétisé ce dont, depuis des années et des années, nous parlions comme d'un rêve...

Or, au lendemain de la victoire du P.Q., cette œuvre prend un coup de vieux, elle devient située historiquement. Toute l'acharnement (c'est un mot québécois), toute l'acharnement qu'on a mis à être d'ici, et à l'inscrire dans nos productions culturelles devient superflue.

Le Canada n'a plus d'assises culturelles dans la société québécoise. On n'aura même pas à l'expulser. Il n'y a plus personne qui défende inconditionnellement les positions d'Ottawa. Le plus ridicule : Trudeau lui-même n'a pas de relève ; il n'y a plus de leaders francophones à Ottawa. Ottawa, c'est le vacuum, le pis-aller. Les Anglais se réveillent trop tard. Maintenant, c'est nous qui allons faire les comptes du fédéralisme.

B — Quels peuvent être les scénarios pour les trois ou quatre années à venir ?

GD — Les scénarios ? Oh, l'équipe de René Lévesque est la plus compétente qu'on puisse imaginer. Le Québec est vaste, riche, dispose d'énormes réserves d'eau potable, de toutes sortes de minerais. Les sous-sols de ce pays sont invraisemblables. Exemple : plus de la moitié de l'amiante produite dans le monde vient du Québec. Même si nous ne sommes qu'un peuple francophone de cinq millions et demi d'habitants, nous avons pour nous la puissance du territoire : nous allons négocier le partage des pouvoirs et préparer la campagne du référendum pour l'indépendance.

Ce qui est aussi singulier, c'est que nous sommes les premiers francophones qui n'avons jamais été colonisateurs. Le français est notre langue, ce n'est pas la langue qui a été imposée au pays. En Afrique, le français a été imposé par le colonisateur. Pour vous, Bretons, le français est la langue du colonisateur ; pour nous, c'est l'anglais.

B — Cette marche vers l'indépendance, l'indépendance au bout, et la construction d'un nouvel Etat, est-ce que cela ne va pas signifier la fin du rôle des écrivains ?

GD — Au contraire, cela va signifier l'émergence des écrivains. Avec plusieurs intellectuels et journalistes, nous prévoyons la sortie d'un hebdomadaire, qui va rythmer la réflexion à faire collectivement pour aboutir à l'indépendance du Québec. Les intellectuels québécois vont cesser d'être des voix qui crient dans le désert, ils vont tout à coup argumenter, ils vont être, comment dire, les «*policiers culturels*» du Québec, pour pouvoir dénoncer et réduire à néant l'action de nos ennemis. Quelques semaines avant les élections, on parlait d'une Association des Écrivains Québécois : je suis sûr qu'elle va maintenant se réaliser. Toutes les solidarités, qui étaient parcelles, vont devenir unanimes.

J'ai travaillé pendant toute la campagne électorale, et d'autres écrivains aussi. On dit que dans les pays à la veille de leur indépendance, la production littéraire se raréfie. Je crois que cela va se produire au Québec. Une partie de la littérature, la partie lyrique, va s'amenuiser. On a tout crié le Québec, on ne peut plus rien ajouter. La seule chose à faire, c'est de mettre la main à la pâte.

Depuis six mois, je suis plus ou moins bloqué en tant qu'écrivain : j'attendais les élections. Dans un mois, dans deux mois, mon agenda sera noir, et je n'imagine plus quand je pourrai prendre des vacances. On va assister à une des plus belles choses qui soient : un peuple en train de naître à la face du monde.

(Conversation recueillie par Paol Keineg,
Montréal, le 25 nov. 76)

POEME DE L'ECORCE SAUVAGE

manitous et maskinongés
iris et voyageuses
cortège de visages jumeaux
amants de la tendresse et de la petite ourse
nous vous portons tout contre le cœur
réserve de plumes d'aigle
et de lichen

flèches et paysannes
nous vous rencontrons dans le nu le fleuri
loin des tréteaux des ceintures fléchées
à l'âge encore où tout est vrai

se tariront marmonnages et consolations
nous serons chasseurs
éperviers enchassés sur nos poignets
bardés de cuir
et même l'ombre ne sera plus la proie des orages

nous rendrons des mains aux haches à peine déterrées
nos violonneux danseront sur le sentier de la résine
nous abattons des cheminées d'usine pour élever la
charpente de notre commune nos scalps ne serviront
plus de paillasse notre sueur nourrira nos enfants

ô manitous ô paysannes

nous ne serons plus des caresses à la sauvette
des suppositoires pour endormir le 9 à 5
allez baisers quittez le publicitaire le pudibond

guettez les corneilles
les signaux de fumée

CE SERA BIENTOT LE TEMPS
D'ENTAILLER LES ERABLES

Gaëtan DOSTIE

Extrait de *Poing commun* (Montréal, 1974) ; reproduit avec la bienveillante autorisation de l'auteur et des Editions de l'Hexagone. Tous droits réservés.

FRAGMENT DE LA VALLEE

Pays de jointures et de fractures
vallée de l'Archambault
étroite comme les hanches d'une femme maigre

diamantaire clarté
les échos comme des oiseaux cachés

sur tes pentes hirsutes
la courbure séculaire des hommes
contre la face empierrée des printemps montagneux

je me défais à leur rencontre
de la longue lente prostration des pères

dans l'éclair racine nocturne
le firmament se cabre et de crête en crête
va la corneille au vol balourd

émouvante voix de balise

Gaston MIRON
1959

LE CAMARADE

Camarade tu passes invisible dans la foule
ton visage disparaît dans la marée brumeuse
de ce peuple au regard épaillé sur ce qu'il voit
la tristesse a partout de beaux yeux de hublot

tu écoutes les plaintes de graffiti sur les murs
tu touches les pierres de l'innombrable solitude
tu entends battre dans l'ondulation des épaules
ce cœur lourd par la rumeur de la ville en fuite

il était un camarade anonyme
il allait au rendez-vous brumeux de la mort
tandis qu'un vent souterrain tonnait et cognait
pour des années à venir
dans les entonnoirs de l'espérance

qui donc démêlera la mort de l'avenir

Gaston MIRON
1963 - 65

*Poèmes extraits de Courtepointes, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1975.
Reproduction avec la bienveillante autorisation de l'auteur. Tous droits réservés.*

MAL AU PAYS

Par les coquerelles de parlement
les crosseurs d'élections
les patineurs de fantaisie
les tarzans de salut public
j'ai mal à mon pays

par les écrapoutis d'assemblée nationale
les visages de peau de fesse
les toutounes de la finance
les faux surpris de mogill
j'ai mal à mon pays

par les plorines de sénat
les savates des sociétés du bon parler
la puanterie des antichambres de ministres
les va-la-gueule de l'égalité ou l'indépendance
j'ai mal à mon pays

par les poubelles du Canada mon pays mon profit
par les regrattiers du peuple
dans les pawn-shops de la patrie
j'ai mal à mon pays

par les écartillés de l'honnêteté
par les déviargés de la dignité
par les déplottés de la vérité
j'ai mal à mon pays

par les pas clair-de-nœuds
par ceux qui ont des meubles en cadeaux
par les baveux du million mal acquis
j'ai mal à mon pays

par les éjarrés de la vente au plus offrant
par ceux qui nous trahissent pour du cash
et nous chantent la pomme à crédit
j'ai mal à mon pays

par les peddiers du fédéralisme enculatif
et la ratatouille du pot-de-vin
par les gras-durs de radio-cadenas
par les passeux de sapins
les tireux de ficelles
les zigonneux de fonds publics
par tous ceux qui ont des taches de graisse
sur la conscience
j'ai mal à mon pays

par ces maudits tabarnaques
de cinciboires de cincrème
de jéribaires d'hosties toastées
de sacraments d'étoiles
de crucifix de calvaires
de trous-de-cul
j'ai mal à mon pays
jusqu'à la fin des temps

Gérald GÖDIN

Extrait de *Libertés surveillées* (Montréal, 1975) ; reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Editions Parti-Pris. Tous droits réservés.

Qu'est-ce que le Québec ?

Le Québec est une des dix «provinces» du Canada, fédération s'appuyant sur une démocratie parlementaire dans laquelle subsistent certaines institutions héritées de la monarchie britannique. Le Québec compte environ six millions et demi d'habitants, dont près de 80 % sont de langue française.

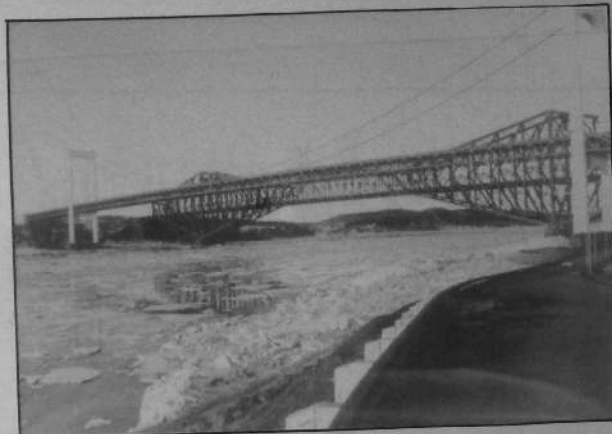
Le Québec est la plus étendue des dix «provinces» du Canada. Du détroit de Belle-Isle à l'est, au rivage oriental de la Baie James à l'ouest : 1 600 km de large. Dans l'autre sens, de la frontière des Etats-Unis à la côte arctique de l'Ungava : 1 900 km. En tout, environ un million et demi de km carrés. Encore faut-il ajouter le Labrador qui nous fut arraché par Londres en 1927 pour être donné à la province de Terre-Neuve alors colonie britannique. Le Québec, immense territoire qui a le profil d'une fleur de lys épanouie, pourrait aisément contenir la France, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Suisse et les deux Allemagnes. Le Québec sera le neuvième pays du monde pour sa superficie. C'est un des pays les mieux dotés de richesses naturelles de toutes sortes ; la moitié du territoire est constitué de nappes d'eau potable. Seul le sixième du territoire est habité et habitable, surtout le long du fleuve Saint-Laurent, clé de voûte du centre du continent nord-américain. Le Québec est un des «coffres-forts» du monde.

De tous temps, le Québec a servi de réservoir à matières premières que les différents colonisateurs ont toujours sorties du pays (exemple : quoique nous soyons le plus grand producteur d'amiant au monde, cela ne procure au Québec que cinq mille (5.000) emplois, dont une bonne partie de mineurs souffrant d'amiantose (maladie incurable et mortelle), alors qu'aux U.S.A. cela procure près de cinquante mille (50 000) emplois, et la santé des travailleurs y est protégée). Si notre balance économique est déficitaire, cela est dû à notre situation de pays colonisé. Au Québec, la quasi totalité de la population est scolarisée. Malgré un des niveaux de vie les plus élevés du monde, le Québec compte en 1976 quelque 10 % de chômeurs.

Gaëtan DOSTIE



Construit en 1892 le château de FRONTENAC (gouverneur de la Nouvelle France à la fin du XVIII^e siècle) domine la grande place des premiers temps de la colonie française. Aujourd'hui encore 90 % des Québécois sont de langue française, symbole ici de la lutte de libération nationale.



Le vieux pont Jacques Cartier (cantilever) relie la capitale à la rive sud du Saint-Laurent. Il est aujourd'hui doublé du pont Pierre-Laporte, du nom du ministre fédéral exécuté en 1970 non pas par le F.L.Q. mais, si l'on en croit un livre de Pierre Vallières à paraître chez MASPERO, par des agents provocateurs de l'armée fédérale.



L'année 1759 marqua le début de la domination britannique au Québec. Le 13 septembre l'Anglais WOLFE bat l'armée française de MONTCALM sur les Plaines d'Abraham, devant Québec



Entre Québec et Trois-Rivières, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, le village de Ste-Anne de la Pérade devient de décembre à la fin de février le paradis des pêcheurs.

Dès que gèle la rivière La PERADE, la glace se couvre de cabanes où les villageois s'installent, à l'abri du froid, pour pêcher le «poulamon», aussi appelé la petite morue, ce petit poisson remonte le Saint-Laurent et va frayer à l'embouchure des rivières, dont celle de la PERADE.



PETITE DISCOGRAPHIE DU QUEBEC (albums disponibles en France)

— CHARLEBOIS :

- «Te v'la», sonopresse, réf. 22 136
- «Le Mont Athos», sonopresse, réf. 22 146
- «Beige Neige», sonopresse, réf. 22 144
- «Best of...», sonopresse, réf. 22 502
- «50 millions d'hommes», sonopresse, réf. 22515
- Ses grands succès : 2 doubles albums sonopresse, réf. 68 501/2 et 68 503/4
- Avec Louise Forestier : «California», sonopresse, réf. 22 503
- «Longue distance», Kebec Disc, réf. KD1 8002 (distrib. RCA)
- Double album avec une sélection des chansons les plus récentes. Kebec Disc, réf. KD2 8011

— FELIX LECLERC :

- Les grandes chansons. alb. 2 disques chez Phonogram, réf. 6680274
- «Le tour de l'île», phonogram, réf. 6325242
- «L'alouette en colère», phonogram, réf. 6325022
- Disque d'or, phonogram, réf. 6332203
- «J'inviterai l'antenne», phonogram, réf. 6332170
- «Moi, mes souliers», phonogram, réf. 6332163
- «La Drave», phonogram, réf. 6332164
- «L'héritage», phonogram, réf. 6332165
- «Le roi heureux», phonogram, réf. 6332166
- «Le jour qui s'appelle aujourd'hui», phonogram, réf. 6332167
- «Mes longs voyages», phonogram, réf. 6332168
- «La vie», phonogram, réf. 6332169
- Un livre disque 45 tours pour enfants, réf. 6274041

— CLAUDE LEVEILLEE

- «Frédéric», CBS, Réf. 81553
- «On remonte en amour», Kebec Disc KD1 8004
- «Place des Arts 76», Kebec Disc, KD2 8010 (double)

— JEAN-PIERRE FERLAND

- «Je reviens chez nous», Barclay, 80 364
- «Jaune», Barclay, 80 440
- «Le showbusiness», Barclay, 80 558

— FABIENNE THIBEAULT

- «Le Nord et le sud», Kebec Disc, KD1 8007

— GILLES VALIQUETTE

- «Kebec Disc, KD1 8005

— PRISCILLA

- Kebec Disc, KD1 8003

— GILLES VIGNEAULT

- «Les gens de mon pays», Escargot ESC 312 (distr CBS)
- «Pays de fond de moi», Escargot, ESC 318
- «Au théâtre du Nouveau Monde», ESC 324
- «La Monikoutai», CBS 63302
- «Le Nord du Nord», CBS 63634
- «Musicorama» (Olympia 69), CBS 64057
- «Mon Pays», alb. 2 disques, CBS 88011
- «J'ai planté un chêne», ESC 337
- Chante avec R. Charlebois et F. Leclerc, ESC 339 (1^{er} festival mondial de la Jeunesse Québec 74)
- «Du milieu du pont», Musidisc, FLD 620

— BEAU DOMMAGE

- «Tous les palmiers», Pathé Marconi, CO66-81843
- «Où est passé la noce», Pathé Marconi, CO66-82054

— LOUISE FORESTIER

- Le Réel à Ti-Guy, Escargot 321 (distr. CBS)
- Au théâtre Outremont, Escargot 326 (distr CBS)

— PAULINE JULIEN

- Chante B. Brecht, Chant du Monde
- Les grands succès, alb. 2 disques SFP 5 4021/22
- Suite québécoise, SFP 1 4026

— ANDRÉ GAGNON

- «Neiges», Kebec Disc KD1 8000

— FRANÇOIS GUY

- «Allô», Kebec Disc, KD1 8001

— «Soirée québécoise du temps des fêtes»

- 35 chansons Paul Jones, Kebec Disc KDL 8012

— «Une fois cinq»

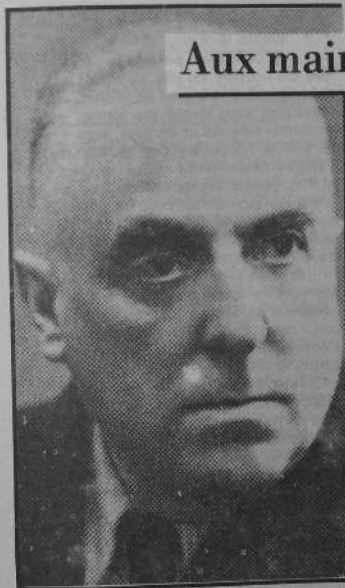
- Album 2 disques, avec R. Charlebois, Yvon Deschamps, J.P. Ferland, Cl. Levellée G. Vigneault. Enregistrement public, réalisé devant 300 000 spectateurs lors de la Fête Nationale du Québec en juin 1976.

— «J'ai vu le loup, le renard et le lion»

- Double album avec Charlebois, Vigneault, Leclerc, chez Phonogram, Réf. 6641347

Tanguy Malmanche

Aux mains des charognards



A part quelques médiocres prestations dans un canton du Bas-Léon, ce centenaire n'a pas marqué la renaissance de Malmanche, mais son entrée peu glorieuse dans ce monde des lois, des contrats et des marchés qu'il avait toujours rejeté avec dégoût de son vivant.

Les créations originales de Malmanche resteront inconnues, mais si Chambourcy ou d'Isigny estiment la chose rentable, on trouvera bientôt sur la table de chaque famille bretonne des yoghourts «Gurvan» ou du beurre «Malmanche».

OU L'ON REPARLE DE LE CALVEZ

B IEN discret le centenaire de la naissance de Tanguy Malmanche l'an dernier. Alors même que les fêtes populaires du tricentenaire de la révolte des Bonnets rouges déplaçaient les foules, la mémoire du dramaturge breton a été confisquée par une petite mafia. L'écrivain taciturne, obstiné, incompris de ses contemporains le restera encore sans doute longtemps de ses compatriotes.

V ENONS-EN aux faits. En novembre 1972, Herry Caouissin écrit à la famille Malmanche une lettre datée de la Saint-Tanguy (quelle touchante attention !). Notre premier réalisateur cinématographique pour salles de patronages souhaite réaliser un film tiré de l'œuvre maîtresse de Malmanche : «Gurvan, ar marc'heg estranjour». Glenmor est même cité au générique.

L'affaire parait s'enliser. Mais, le brave Herry a un fils qui, en tous autres domaines, ne manque pas de talents : Yann-Vari Caouissin alias Korentin-Kéo. Ce dernier gère l'agence de presse M.P.B. (Mar Plij Breizh) en tandem avec l'inévitable Jean Le Calvez, fondateur de S.A.V. et dans la vie courante P.D.G. du Centre International de Transactions, une firme d'import-export au sein de laquelle va se créer, par pure coïncidence, un département «éditions».

De fil en aiguille, on discute, on se rencontre, et, après un excellent repas, un contrat est signé le 6 Novembre 1974 entre M.P.B. et la fille de Tanguy Malmanche.

«L'éditeur garantit à Madame Stockman-Malmanche en avance et à valoir sur le pourcentage ci-dessus et sur les autres droits à lui revenir en raisons des cessions qui seront ci-après consenties, la somme de DEUX MILLE CINQ CENT FRANCS.»

Un chèque est tiré sur la Banque Ottomane, et l'affaire est faite. Toutes les œuvres de Malmanche ont été vendues pour une avance de 2.500 Francs !

Mme Anne-Marie Stockman-Malmanche tentera en vain de faire revoir le contrat, en guise de vœux pour 1975, Korentin-Kéo lui répond (le 31.12.74) : **«Je me permets de vous renvoyer au contrat que vous avez lu, relu, corrigé de votre main et signé. (Je remarque d'ailleurs que toutes vos corrections n'ont traité qu'aux problèmes financiers).»**

La poule aux œufs d'or a rejoint l'écurie Le Calvez-Caouissin. Plus question de la relâcher. On la fera pondre à la commande.

ATTENTION ! ŒUVRES INTERDITES !

AUX termes du contrat (onze pages dactylographiées), M.P.B. ou «**toute personne physique ou morale qu'elle voudrait se substituer**» (1) a le droit de publier, de reproduire sous toutes ses formes et en toutes langues et en tous pays, et de vendre l'ensemble des œuvres de Tanguy Malmanche. D'autre part, M.P.B. pourra utiliser ces œuvres en entier ou par extrait pour la presse, pour l'audio-visuel, la télévision, la radio, le cinéma, les disques, et même les romans-photos.

Et voilà la totalité de l'œuvre de Malmanche livrée en pâture à deux parasites du renouveau culturel breton, dont l'un, Herry Caouissin, s'arroge dans le contrat le titre de conseiller artistique et littéraire (1).

Tout cela pour un à-valoir de 2.500 francs et pour quelques misérables royautés.

Du côté de la famille Malmanche, les droits sont strictement limités : 2.500 francs d'avance, 5 % sur les exemplaires brochés de l'édition courante, 1 % pour les exemplaires sur du meilleur papier, 1,5 % pour les éditions de vulgarisation, et de 2 à 5 % pour les autres droits.

Côté M.P.B., les possibilités sont illimitées. Une seule obligation était faite : publier une des œuvres de Malmanche dans un délai d'un an après la signature du contrat. Une fois cette condition remplie, laissons venir le temps de l'exploitation commerciale. Malmanche finira bien par se vendre un jour et dans la mesure où l'éditeur est habilité à accorder à des tiers, au besoin par voie de cession, toutes les autorisations d'exploiter qu'il jugera nécessaires», M.P.B. et C.I.T. Editions peuvent provisoirement

couler sur l'œuvre du dramaturge une chape de plomb. Après avoir lamentablement échoué dans la politique, Le Calvez investit dans la culture»

Malheur à qui tentera désormais de faire connaître Tanguy Malmanche sans avoir auparavant graissé la patte de M.P.B.

LES DEMALES D'AL LIAMM

PREMIERE victime : le compositeur Fanch Danno. L'animateur des Veillées bretonnes du Trégor avait eu la malchance d'imaginer en 1970 une chanson inspirée du personnage de Glanvael et tirée de «Gurvan» : «**Me glev ar mor**». Il avait eu l'audace de la publier dans un recueil de chants et pensait même la faire enregistrer. Intervention de M.P.B. 4/12 de retenues !

Deuxième victime : l'association «**Al Liamm**» qui édite depuis une trentaine d'années, souvent avec beaucoup de peine et d'abnégation, des ouvrages en langue bretonne.

Au moment de la signature du contrat M.P.B., un nouveau volume de Malmanche, «**Gurvan**», en breton unifié, est déjà sous presse avec toutes les autorisations nécessaires (Pep gwir miret Strizh gant an Intron Malmanche). Première proposition de Korentin Kéo : «**Al Liamm**» termine son édition sans verser de droits à M.P.B. Nouvelle proposition quinze jours plus tard : Si «**Al Liamm**» veut continuer à éditer Malmanche, il lui faudra payer 100 F d'ouverture de dossier, 100 F de «**dédommagement**» (peut-être pour payer les coups de téléphone dont l'association fut assommée), laisser 1 % de commission sur les ventes, et laisser à M.P.B. 75 % des contrats conclus avec la radio.

Résistant aux multiples pressions de M.P.B., «**Al Liamm**» menait finalement à bien son édition de «**Gurvan**». Les autorisations de Mme

Stockman-Malmanche étant antérieures au 6 novembre 74, le contrat signé ce jour devenait caduc. Mais l'alerte avait été chaude.

Peu nombreux seront désormais les volontaires pour éditer les œuvres de Malmanche ou même monter l'une de ses pièces. Le dramaturge breton est devenu la propriété privée, non pas de ses héritiers, mais de deux charognards du mouvement breton qui, le moment venu, se repaîtront des droits d'auteur d'une œuvre dont ils n'auront fait que pressentir la mine d'or qu'elle représentait dans le domaine de l'audio-visuel. Malmanche à F.R. III, ce n'est peut-être pas pour demain, mais on sait déjà aujourd'hui à qui profitera la redécouverte inévitable des talents du dramaturge. Et ce ne sera évidemment que l'effet du hasard si, à ce moment, les intérêts du peuple breton convergeront avec les intérêts privés de Messieurs Caouissin et Le Calvez...

X.X.X.

NOTE :

- (1) Un conseiller littéraire dont voici quelques extraits de lettres :
- dans votre état d'esprit, c'est plus tôt le contraire que (...)
- votre désordre peu porter préjudice au centenaire de Malmanche (...)
- je me permets de vous signaler que M. X... travail pour son propre compte (...)
- nous sommes prés, afin de vous être agréable (...)
- nous avons à ce sujet contacter M. X... (...)

P. S. :

Les charognards s'entre dévorent. Korentin Kéo, fondateur et rédacteur en chef de la M.P.B. a, depuis la rédaction de cet article, été licencié par son «patron» Jean Le Calvez, principal actionnaire de l'agence. Attendons maintenant de savoir qui, de Kéo, Caouissin ou de Le Calvez arrachera les restes de Tanguy Malmanche. Une sinistre danse du scalp en perspective !

CONTRAT D'ÉDITION

ENDE LES SOUS-LIGNES :

Madame Anne-Marie STUCKMAN-MALMANCHE, domiciliée à
ANTWERPEN (BELGIQUE), 3 Van Van Nyevelaan - B 2000;

D'une part,

ET :

la société MFB, MAR FLIJ BUREAU, EARL au capital
de 232.000 F., dont le siège social est 19, rue du
Départ, 75014 PARIS, RC SEINE 73 B 967, représenté
par son gérant Monsieur CAOUISSIN dit KOURANTIN KEO;

D'autre part,

IL A ÉTÉ CONVENU ET ARRÊTÉ CE QUI SUIT :

Madame STUCKMAN-MALMANCHE déclare qu'elle est seule héritière
de Monsieur TANGUY MALMANCHE et au besoin se porte fort pour tout hé-
ritier de Monsieur TANGUY MALMANCHE qui pourrait prétendre avoir des
droits sur l'œuvre littéraire de celui-ci.

Elle déclare et certifie que les œuvres de Monsieur TANGUY
MALMANCHE sont libres et qu'aucun droit n'a pu être concédé à qui-
conque sur l'ensemble de ses ouvrages.

6°) - Madame STUCKMAN-MALMANCHE a droit de regard sur les transformations
adoption des œuvres pour la télévision, la radio ou le cinéma et
autres.

7°) - Madame STUCKMAN-MALMANCHE donne droit de regard des œuvres
à M. Herry CAOUISSIN, conseiller artistique et littéraire, qui sera
le seul juge des œuvres qui pourront être adoptées.

*Il Pour les droits de reproduction, en droit de puissance
toute ou en fait, sera fait, au cas par cas.*

FAIT à PARIS, LE 6 NOVEMBRE 1974

Anne-Marie Stuckman-Malmanche

Lu et approuvé

M. Stuckman

La première...

... et la dernière page du contrat d'édition livrant l'œuvre de
Tanguy MALMANCHE à Herry CAOUISSIN.

Pour une ethno-psychiatrie en Bretagne

Il est devenu banal de dire que la psychiatrie se situe
au point de rencontre du biologique, du psychologi-
que et du social ou pour simplifier de l'individuel et
du collectif.

Si le support de la vie psychique est l'encéphale soumis
aux échanges biologiques et donc aux aléas communs à
toute matière vivante, cette vie psychique se constitue,
s'organise et fonctionne en référence incessante à
l'environnement social et culturel dont il est totalement
arbitraire de l'isoler.

L'unité du champ psychiatrique, tiraillé entre des
disciplines aussi éloignées que la biologie du cerveau et la
sociologie, se trouve ainsi soumise en permanence à de
rudes épreuves. Dans les périodes de crise culturelle comme
celle que nous connaissons, la confusion s'installe dans les
esprits. La psychiatrie est menacée de voler en éclats. D'un
côté, j'allais dire à droite, de nombreux psychiatres
s'accrochent à une conception purement organiciste de la
maladie mentale, même si du bout des lèvres ou parfois
d'avantage ils admettent la nécessité de prendre en compte
les « problèmes » du patient, c'est-à-dire la dimension
relationnelle de ses troubles. En fait, leur pratique dément
leurs propos. Chacun parle de psychothérapie mais l'acte
thérapeutique se réduit souvent à la prescription de
médicaments associée ou non à une vague thérapie, dite de
soutien. C'est que les dangers sont redoutables, d'aller au
delà de ce qu'on appelle le tableau clinique. S'intéresser à la
vie psychologique du malade, c'est aussitôt risquer de
mettre le doigt dans l'engrenage des conflits conjugaux et
familiaux et d'être confronté à de délicats problèmes
d'éthique, s'informer de sa vie professionnelle et sociale
c'est courir le risque de déboucher rapidement dans le
domaine miné de la politique tant les difficultés du malade
sont habituellement inséparables de l'organisation de notre
société.

Ainsi la chimio-thérapie se trouve être, par la force des choses, le havre sécurisant du médecin généraliste ou du psychiatre qui doit faire face à la marée montante des patients présentant des symptômes de souffrance psychique.

Sur sa gauche, la psychiatrie s'étire jusqu'à s'effiloier et finalement se dissout en direction des sciences humaines.

Les frontières de la médecine

Il arrive fréquemment que dans l'acte médical le biologique soit évacué, que les défaillances de l'organisation nerveuse du malade et leur traduction psychopathologique soient mises entre parenthèses, que soit méconnue la nécessité première de renforcer la personnalité du malade et ses défenses par une thérapeutique adaptée, en faisant une large place à la psychothérapie, l'atténuation, quand elle est possible, du caractère pathogène du milieu ne venant qu'en second rang. Dès lors ne sont retenues, dans les cas de troubles psychologiques, dans une perspective communément appelée anti-psychiatrique, même si des psychiatres se trouvent être à l'origine de ce mouvement, que les pathologies familiale et sociale, lesquelles, ou bien ne sont plus du ressort direct du médecin ou bien conduisent ce dernier, s'il refuse de céder la place et se plaît à pratiquer la confusion des genres, à manifester un impérialisme psychiatrique dont il n'est pas aisé de discerner sur quoi se fonde sa légitimité.

Dans cette obscurité de fin d'Empire, parfois traversée d'éclairs féconds, l'étoile qui indique la direction à suivre ne peut être que la souffrance de l'être humain. Mais une difficulté de taille ne tarde pas à se révéler. Chez certains, en effet, la souffrance psychologique n'est pas immédiatement perçue et se traduit par des conduites déviantes qui revêtent fréquemment un aspect anti-social. Dans ce cas, c'est du côté de la répression sociale que les frontières de la médecine deviennent floues.

Répression sociale et psychiatrie

Plus l'organisation sociale est totalitaire, plus le médecin est dépendant (de structures étatiques ou privées, peu importe) plus le danger est grand.

De ce qui vient d'être avancé, découlent quelques conséquences pour la psychiatrie :

- au niveau de la formation des psychiatres et des infirmiers, nécessité d'un enseignement qui intègre à la psychopathologie les données de la biologie, de la psychologie et de la sociologie (y compris l'ethno-culturel).

- au niveau de la pratique thérapeutique, nécessité de tenir compte, avec les réserves ci-dessus évoquées, de ces trois catégories de facteurs tant au moment du diagnostic qu'à celui du traitement.

- au niveau de la recherche, nécessité d'études pluri-disciplinaires, associant donc des chercheurs de toutes les spécialités susceptibles d'éclairer la compréhension des causes des troubles psychiques.

Ces quelques considérations d'ordre général qui n'engagent que moi mais qui reflètent une opinion partagée par d'assez nombreux confrères, notamment du secteur public ou semi-public sont destinées à mieux situer ce que peut être l'ethno-psychiatrie souvent nommée psychiatrie transculturelle.

Il a été précisé plus haut que les troubles mentaux étaient difficilement isolables du contexte social dans lequel ils survenaient. Les études sociologiques permettent de mettre en évidence les relations qui existent entre les formes variées de la pathologie mentale et certains facteurs sociaux, par exemple relation entre le taux de suicide et l'âge des suicidants, le sexe, les revenus, la profession, la religion, l'origine ethnique, le niveau d'instruction, le domicile urbain ou rural, la période de l'année, le jour de la semaine, l'heure de la journée, etc...

En France où la sociologie est traditionnellement à l'honneur depuis Auguste COMTE le précurseur suivi de DURKHEIM, de LEVY BRUHL, de BLONDEL, et de beaucoup d'autres, de telles études ne manquent pas. En revanche, la recherche de l'influence des particularités ethniques et culturelles sur la forme et la fréquence des troubles mentaux ne paraît pas jusqu'à présent avoir beaucoup retenu l'attention des chercheurs.

Pourtant l'ethno-psychiatrie apparaît aussi ancienne que la médecine scientifique. C'est ainsi que dans le traité hippocratique : «des airs, des eaux et des lieux», se trouve décrite «la maladie des Scythes» concernant les populations de l'actuelle RUSSIE du Sud. Un certain nombre d'hommes de ce peuple devenait impuissant, empruntait une voix féminine et adoptait la vêtue et le genre de vie des femmes. L'auteur attribuait cette «maladie» au climat et à l'alléiation.

La dimension culturelle de la pathologie

Les récits de voyageurs, les livres de géographes et historiens depuis l'Antiquité, nous livrent de façon éparse une foule de renseignements de caractère ethno-psychiatrique. A partir de la Renaissance, les grandes explorations amènent les Européens à s'intéresser aux mœurs et coutumes exotiques et aussi à la pathologie des pays lointains, mais c'est au XIX^e siècle que ces études se multiplient avec l'accroissement de l'expansion coloniale. Les médecins coloniaux rassemblent de nombreuses observations.

Le développement de l'ethnologie bientôt fécondé par le courant freudien aboutit à la constitution d'une anthropologie culturelle dont les U.S.A. vont être la terre d'élection. L'existence de communautés noire, indienne, asiatique, mexicaine, etc. ainsi qu'une multitude de groupes ethniques d'origine européenne et qui ne se fondent pas du jour au lendemain dans le «melting-pot» ont permis d'abondantes et de fructueuses observations.

Pour des raisons qu'il serait possible d'analyser, l'Europe est restée timide devant de telles études qui n'ont pas fait l'objet de recherches systématiques. L'ethno-psychiatrie jusqu'à une époque récente ne paraissait pouvoir concerner que des populations appartenant à des cultures très éloignées de celles de notre continent. Les recherches semblent commencer à s'orienter maintenant vers une ethnologie européenne. L'intérêt d'un ouvrage comme «Le Cheval d'Orgueil» d'HELIAS sera d'apporter un riche matériau aux chercheurs en ce qui concerne la Bretagne «occidentale», et il n'est pas imaginable qu'une recherche ethno-psychiatrique ne suive pas les études ethnologiques.

L'erreur serait de croire que cette ethnologie d'hier ait fondu comme neige au soleil et n'ait plus qu'un intérêt rétrospectif dans la Bretagne d'aujourd'hui. Les mentalités collectives, la vision du monde, les formes de l'imaginaire, le type de structure familiale et son retentissement sur les psychologies individuelles ne s'évanouissent pas du jour au lendemain. Nous avons même tendance à croire que ces réalités parfois difficilement cernables mais très vivantes sont douées, au contraire, d'une extrême capacité de résistance.

Les recherches ethno-psychiatriques nous paraissent pouvoir se déployer dans deux directions différentes :

- d'une part, une compréhension culturelle de la psychiatrie. Nous sommes ici dans le domaine de la médecine bien qu'il soit souhaitable que des spécialistes d'autres disciplines puissent également participer aux études et recherches. Cet aspect de la psychiatrie doit permettre au médecin et plus particulièrement au psychiatre de repérer la dimension culturelle dans la pathologie que lui présente son patient non seulement lorsque ce dernier

appartient à la même culture que la sienne mais aussi lorsqu'il appartient à des cultures différentes.

- d'autre part, une compréhension psychiatrique de la culture. Nous sommes ici dans le domaine des sciences humaines aux confins de l'histoire, de la psychologie, de la sociologie, etc. et, bien entendu, de la psychiatrie.

Eléments pathologiques d'une culture...

DANS ce cas, il s'agit de rechercher et d'analyser les éléments pathologiques d'une culture donnée et parfois même de reconnaître le caractère pathologique global d'une culture. C'est ainsi que pour beaucoup notre culture occidentale moderne apparaît comme étant profondément malade.

Nous pensons que les Bretons présentent des caractères ethno-culturels suffisamment marqués pour que des éléments de spécificité soient nettement repérables et identifiables dans la pathologie mentale observée chez les populations bretonnes. Comment croire, en effet, que des tendances psychologiques exprimées depuis des siècles par ces populations et ayant trait à des aspects aussi profondément existentiels que l'intensité du sentiment religieux, l'attachement au culte des morts, la propension à l'idéalisme, la quête de l'absolu, l'attirance pour le rêve, le fantastique, le merveilleux, le mystère, comment croire donc que toutes ces dispositions psychopathologiques n'aient pas quelques résonances sur le plan psychopathologique ?

Comment admettre qu'un type de structure familiale aussi répandu en Bretagne qu'un matriarcat psychologique, évident pour qui veut bien ouvrir les yeux, ne donne pas une teinte particulière à la pathologie mentale des populations bretonnes. Ce matriarcat familial, qui pourrait n'être pas pathogène en soi, le devient à coup sûr dans le cadre d'un patriarcat déclinant encore assez fort pour maintenir les femmes en injuste situation d'infériorité sociale et (partiellement) juridique et pourtant devenu trop faible pour endiguer la vague féministe protestataire s'élevant parfois jusqu'à l'exaspération. La thèse que nous nous attachons présentement à défendre est qu'une cause méconnue de l'alcoolisme si répandu en Bretagne, pourrait bien être l'association de ce matriarcat familial à la dévalorisation de l'homme acculturé.

Car enfin, comment imaginer que, précisément, ce processus d'acculturation commencé depuis des siècles mais accentué et aggravé depuis quelques décennies et qui continue à se dérouler sous nos yeux soit sans conséquences néfastes sur les psychologies individuelles et collectives.

Le sexe et les poings

Certes, de tels phénomènes sont aussi anciens qu'il existe à la surface de la terre des cultures différenciées et entrées en contact. Il est même raisonnable d'admettre que ce sont les rencontres et mariages entre cultures différentes qui les fécondent et les vivifient. Mais ce n'est plus le cas lorsqu'il existe une disproportion flagrante entre les moyens socio-économiques et socio-politiques qui sous-tendent ces cultures. Dans ce cas, la plus forte absorbe la plus faible, et au niveau des individus, les destinées les plus habituelles et les plus faciles sont la fossilisation dans une culture dévalorisée qui s'étiolle progressivement avant de devenir à tout jamais stérile et figée, ou l'identification au dominant associé à un refoulement permanent et plus ou moins honteux du moi profond.

Or, qu'avons nous observé en Bretagne au cours des siècles ? Depuis l'abandon de la langue bretonne par l'aristocratie après les invasions normandes, ce qui est le plus spécifiquement breton au sens celtique du terme est devenu l'apanage des seules classes populaires : paysans, pêcheurs, artisans. Les seigneurs d'abord, puis avec le développement urbain, la bourgeoisie, parlent français. A partir du XVI^e siècle, l'administration ne connaît plus que la langue française. Dévalorisés en tant que bretons, les paysans bretons le sont aussi depuis des siècles en tant que paysans. Il est symptomatique que dans la littérature française, le paysan n'apparaisse le plus souvent que sous un aspect qui le déprécie. Tout est motif à moqueries : ses manières, son langage, ses vêtements. Or, la Bretagne est restée, plus que d'autres, un pays de paysans (actuellement encore la proportion de cultivateurs est le double de celle des autres régions françaises).

A ces paysans humiliés et offensés mais qui ont encore un sexe et des poings et qui savent à l'occasion s'en servir, qui, d'autre part, sans refuser le ciel savent accommoder la religion à leur sauce, l'Eglise vient dire au XVII^e siècle, pendant trente années après la terrible révolte, par la voix du père Maunoir et de ses missionnaires itinérants et

infatigables : «*Votre pauvre condition, ce n'est pas au Roi, à l'Eglise, aux Seigneurs qu'il faut la reprocher mais à vous-mêmes. Battez votre coulepe car vous êtes des pêcheurs, des ivrognes, des fornicateurs, des brigands. Vous attirez par vos péchés la colère de Dieu sur vous et sur vos enfants, c'est pour cela que vous manquez de pain et que vos enfants meurent.*»

L'incurable mélancolie bretonne...

DES lors, ces pulsions sexuelles et agressives qu'il s'agirait non pas de libérer mais d'intégrer, sont simplement réprimées avec tous les dégâts psychologiques qui en résultent. Le théâtre en breton, qui, «*sur le tréteau du village*» pour reprendre l'expression de Morvan Lebesque, permet encore le retour du refoulé (socialisé et thérapeutique), est interdit en 1753 par le Parlement de Bretagne. Et le courant romantique sidant, nous voyons apparaître au XIX^e siècle cette incurable mélancolie bretonne, expression ethno-psychiatrique devenue quasiment folklorique, d'une agressivité qui n'a plus d'autre issue que son retournement contre le sujet lui-même.

C'est un peuple éprouvé, en état de moindre résistance psychologique qui devait subir la saignée de la guerre 14 — 18 avec toutes ses conséquences économiques, psychologiques, sociologiques, parmi lesquelles l'éclatement de la société paysanne traditionnelle.

La poursuite de l'hémorragie en hommes jeunes, le sous-développement économique persistant et pour finir, la crise actuelle du monde contemporain viennent désormais associer leurs effets dévastateurs aux ravages qui ont été entrevus plus haut. Nous ne serons donc pas surpris d'observer en Bretagne une psychopathologie sociale réellement préoccupante reproduisant en plus grave la pathologie des sociétés contemporaines.

Au premier rang, un alcoolisme massif et des tendances suicidaires accentuées, exprimées directement ou indirectement (accidents, l'alcoolisme ayant également un aspect suicidaire) sont les symptômes aigus d'un véritable renoncement pour ne pas dire affaissement.

Conscients de la dimension ethno-culturelle impliquée dans la pathologie qu'ils sont amenés à observer quotidiennement et de la nécessité de la reconnaître chez leurs malades pour venir plus efficacement en aide à ceux-ci, quelques psychiatres bretons ont créé récemment une société d'ethno-psychiatrie à laquelle ils ont souhaité donner d'emblée une vocation pluridisciplinaire, c'est pourquoi des historiens, des linguistes, des sociologues, des psychologues se sont joints à eux.

Mais, leurs travaux ne concerneront pas seulement la fraction de population affrontée à la pathologie individuelle et les familles des malades. Dans la mesure où l'ethno-psychiatrie, nous croyons l'avoir assez montré, concerne aussi la pathologie des sociétés et où la nôtre est indiscutablement une société malade, en Bretagne particulièrement, les Bretons qui s'intéressent à l'avenir de leur pays sont également concernés par les recherches que la Société Bretonne d'ethno-psychiatrie s'efforcera de mener à bien.

Philippe CARRER



(Photo R. TOURNEMENI)

«Une cause méconnue de l'alcoolisme si répandu en Bretagne, pourrait bien être l'association de ce matriarcat familial à la dévalorisation de l'homme acculturé».

UR VLEUNIENN E KREIS AN NOS

Ur vleunienn e-kreis an nos
 Ur vleunienn a-liw gant an tan
 Ur vleunienn a-liw gant ar marw
 Ur vleunienn a-liw gant ar muntr
 Ur vleunienn digar ha gorreg
 o sevel he delioù danteg
 daved heol Lusufar
 Ur vleunienn gontammet
 o tispakañ
 e tirien yen an enepreizh
 O ene preizhet
 ha seiset
 gant evned-an-efreiz !
 Seurt bleunioù vez gante ar vrud
 da vezañ maget gant kig tud.
 Tremen ra en dour du dasskleurioù kelaned
 e Feunteun Sant Vaodez
 Dasskleurioù kelaned ha korfoù tud diframmet.
 Aotrou, ho pet truez !
 Ha ret eo gortos ar vleunienn wadsec'hedig
 da vrewiñ al liorzhour
 araog troc'hañ he gwrizioù
 ha temzañ douar
 gant Justiss ?

Y.B. PIRIOU
 Here 1976

Où est le masque ?

Notre débat sur la culture et la littérature bretonnes se poursuit. Dans le n° 1 Kristian Keginer l'avait introduit par *Un dialogue qui n'en est pas un*, qui n'avait pas reçu grand écho. Dans les n° 2 et 3, Xavier Grall, Philippe Durand, Jean Markale, Paol Keineg, Georges Perros, Yann-Ber Piriou, Jacques Fleurent et des élèves et professeurs du lycée Tristan Corbière, de Morlaix, avaient répondu, en tout ou en partie, à un questionnaire que nous avons élaboré sur ce thème. Dans le n° 4 enfin, René Abaléa apportait sa contribution par un important texte théorique. Par ailleurs, le courrier de nos lecteurs rendait également compte, diversement, de cette discussion désormais engagée en permanence au sein de la revue, discussion dont il est encore trop tôt pour tirer ne serait-ce que les premières conclusions.

En effet, le débat continue. Dans ce numéro, le poète Michel Dugué, collaborateur de la revue *Encres vives*, répond point par point à notre questionnaire et Jacqueline Herbert apporte la contribution d'une militante pour qui les questions artistiques n'ont rien d'étranger.

Quant à M. Mordrel, si nous nous sommes enfin décidés à publier son texte -et ce dans cette rubrique- ce n'est pas par complaisance, non plus que par un quelconque masochisme intellectuel, mais pour l'intérêt que sa lecture attentive peut apporter à des lecteurs non dépourvus d'esprit critique : car on y voit que M. Mordrel - dont les opinions politiques, jamais démenties, sont parfaitement claires, au moins depuis 1933 (programme SAGA fascisant) ou 1937 (théorie du *Racisme breton*) - ne parle pas, apparemment, le langage d'un fasciste (si ce n'est, disons, parfois, par maladresse...) Il parle -et c'est terriblement important- un langage que nous avons déjà entendu venant de personnes ou de groupes de personnes connus en Bretagne pour des raisons diverses, et qui n'ont rien à voir avec le fascisme (bien au contraire !). M. Mordrel parle, en fait, le langage idéologique de gens honnêtes et honorablement connus en Bretagne, à moins que ce ne soit ceux-ci qui parlent, consciemment ou non, le langage de M. Mordrel...

Alors ? Où est le masque ? Qui emprunte le langage de qui ? Et le latin fait-il le moine ? C'est cela aussi, croyons-nous, qui est ici à méditer.

MICHEL DUGUÉ :

«Faire dire à la langue ce qui a toujours été passé sous silence...».

I- Qu'est-ce que la littérature en Bretagne ? qui la fait ? pour qui, pourquoi, comment ?

En Bretagne (ou ailleurs), la littérature se marque par un certain type de relation au langage.

a) Ou ce dernier est repris tel quel et endosse une fonction politique bien précise, à savoir celle qui tait les vivantes réalités de la lutte des classes au bénéfice d'un statut faisant de la littérature un échappatoire : rêve, «supplément d'âme», soupape de sécurité détournant l'attention des enjeux véritables : problème du pouvoir, de l'acculturation et d'une façon plus générale, de l'aliénation dans sa diversité : économique, culturelle et finalement individuelle : comportement, réflexes, immersion dans les lieux communs de l'idéologie dominante.

b) Ou ce type de relation se signale par une attitude de suspicion à l'égard du langage. Celui-ci étant appréhendé comme constituant l'un des champs d'investissements privilégiés de l'idéologie dominante. C'est-à-dire qu'il présente dans le cadre de son système formel et signifiant, une image de la réalité contraire aux intérêts des plus larges couches. Pour cela, il n'est besoin que de porter attention à la manière dont en général, est relaté tel ou tel événement singulier des luttes populaires dans les grands quotidiens.

Ces deux types de pratique de la langue sont majoritairement le fait de la petite bourgeoisie s'exprimant le plus souvent en français (mais cela n'est-il pas le produit inéluctable d'un passé qu'on connaît ?), pour les lecteurs appartenant à la même couche sociale.

Ce que l'on peut souligner, c'est qu'en règle générale, la littérature bretonne demeure attachée à l'expression d'un vécu - et cela est compréhensible pour qui revendique une identité jusqu'alors interdite - au travers de formes encore traditionnelles. L'attention à l'aspect créatif du langage est, à quelques exceptions près, rarement prise en compte.

II - Peuple, nation, culture, littérature : quels sont les rapports ?

En première approximation, une culture serait le produit d'une civilisation, mais nécessairement en retour, elle serait ce qui féconde cette civilisation, jusqu'à lui permettre d'affirmer ses caractères spécifiques. Le support créateur de cela : le peuple ayant atteint (ou à la conquête) de cette «conscience de soi» passage obligé à la fondation d'une nation.

Le phénomène littéraire s'inscrit dans cette problématique et y fait ses choix. A savoir, dans la situation concrète qui est celle de la Bretagne, cautions, en tournant le dos à toute recherche d'une «conscience de soi», l'acculturation dont sont victimes les aires culturelles «périphériques». Ou alors tente de s'engager - au travers d'une refonte des formes langagières imposées - dans l'imaginaire d'un

peuple où se côtoient : mythes, légendes, appréciations des rapports avec la nature, mais aussi éléments de son devenir, c'est-à-dire transcription au niveau des aspirations, de certains faits concrets marquant (lutttes sociales, hostilité à des mesures visant à supprimer le droit à la différence, etc...)

En conséquence, la littérature sans être le miroir du phénomène social et/ou individuel, prend -- au niveau particulier qui est le sien -- parti pour tel ou tel mouvement traversant la réalité socio-économique.

III - La littérature en Bretagne est-elle un terrain pour la lutte, et si oui, comment ?

Cette prise de parti de la littérature la situe nécessairement dans le champ de la lutte des classes. Néanmoins, cette situation est singulière en ce sens qu'elle excède toujours un moment particulier de la lutte des classes. Il ne peut y avoir de littérature de parti. L'aventure jdanovienne est là pour nous le rappeler. Il ne peut pas plus y avoir une littérature collant fidèlement à la réalité, fût-elle celle de la lutte des classes. La poésie engagée semble aujourd'hui peu opératoire.

Sans doute, l'échec de ces tentatives réductionnistes vient-il du fait que le niveau de la pratique littéraire est bien spécifique. L'intervention sur le langage suppose en plus d'une qualité d'imagination, une qualité de liberté propre à éviter le piège des codes imposés, des stéréotypes, des visions majoritaires (de droite et de gauche), afin d'avancer des formes neuves à distance égale de l'ensommeillement du discours traditionnel et des déclarations politico-poétiques moulées dans des expressions toutes faites.

IV - Y a-t-il une lutte des langues en Bretagne, et particulièrement en littérature ?

Dans la mesure où les écrivains bretons d'expression française cherchent à inscrire dans leur pratique les caractères singuliers d'un esprit foncièrement breton (non le folklore, mais la reprise de certains traits de la mémoire collective). Dans la mesure encore, où la logique de la langue française se trouve pliée à ces impératifs, un combat entre les langues me semblerait être d'arrière garde.

Néanmoins, comme la situation n'en est pas encore là, il apparaît parfaitement valide qu'un grand nombre d'écrivains bretons choisissent d'emblée leur langue maternelle comme le plus sûr garant d'une littérature bretonne.

Le problème est de savoir, si un jour, et compte-tenu de ce qui est dit plus haut, ce passage par la langue bretonne demeurera le meilleur et le seul gardé-fou contre tout retour à une acculturation même déguisée.

V - Qu'est-ce qui est breton dans la littérature en Bretagne ?

Ce ne sont certes pas quelques modèles culturels inspirés du passé et récupérés sous forme «touristique». Même s'il s'agit d'un tourisme à prétention «intellectuelle».

Il ne suffit pas seulement de souligner dans une forme poétique, l'exploitation dont est victime le peuple breton. Il faut sans doute, afin d'affirmer la «bretonnité» d'une œuvre y avoir intégré -- selon des modalités propres à chacun -- les grands mythes sur lesquels reposent les caractères de notre peuple, les rapports qu'il a entretenus avec son environnement (géographique, humain, social) et qu'il aspire à entretenir pour le futur.

VI - Quelles sont les formes actuelles ou à venir de la littérature en Bretagne ?

Il est difficile de noter les formes d'une littérature bretonne de demain. C'est à chaque écrivain d'innover en ce domaine. Toutefois, s'il revendique son identité de Breton, on peut supposer qu'il s'inscrira dans un courant d'où pourrait se dégager : une volonté de réactualisation des mythes; un rapport étroit avec les lieux qui sont ceux de son pays; une attention portée au peuple dans les rapports singuliers qu'il entretient avec tout ce qui témoigne de sa créativité.

Ces différents points devraient permettre de retremper la pratique de l'écriture dans ce qui constitue la totalité du fait social. Il ne s'agit pas,

cependant, de le faire en racontant mécaniquement, anecdotes, paysages, ou légendes. Il s'agirait plutôt de faire dire à la langue ce qui a été toujours (ou presque) passé sous silence, et ceci en brisant tous les carcans, qui, malgré nous parfois, font dire à notre discours autre chose que ce que nous nous proposons de dire. C'est donc dans cette perspective résolument «neuve» que devrait se développer une littérature bretonne qui serait fête d'un langage (jeu sur ses possibilités créatrices) trempé dans l'imaginaire d'un peuple, comme indice de sa forte créativité.

Il y a là un équilibre à rechercher, dans la fusion, entre d'une part : une pratique individuelle de l'expression langagière, et d'autre part, la pratique collective d'un peuple s'affirmant créateur au travers de sa culture

JACQUELINE HERBERT :

«Un besoin de culture bretonne proportionnel aux forces de répulsion...»

LA culture bretonne existe, différente de la culture française, avec son histoire propre et ses tendances propres. Dans le domaine de la littérature, les Bretons ont un héritage riche mais essentiellement populaire et oral. La littérature écrite

elle, est un fait récent. Est-elle issue de la culture bretonne ?

On ne peut pas répondre oui d'emblée. Dans le domaine de la musique on peut dire que ce qui se fait actuellement en Bretagne -sonneurs, chanteurs, ensembles traditionnels ou

folks appartient bien à la culture bretonne ou celtique, parce qu'on reste dans le domaine de la musique populaire, parce que les formes traditionnelles sont toujours vivantes et que les novateurs s'imposent de respecter l'esprit et le style traditionnels. En littérature, c'est différent. On ne peut pas dire que la littérature qui se fait en Bretagne soit populaire. Elle n'est pas de style populaire, elle trouve ses lecteurs essentiellement parmi les lettrés, les enseignants et les étudiants, à partir du lycée, ce qui fait pas mal de gens en puissance, mais qui sont tous -et le plus souvent, surtout pour les jeunes- passés d'abord par la culture française à travers son enseignement, un peu ses formes vivantes et beaucoup ses formes commercialisées et passées au filtre de la rentabilité par les mass-média et la publicité. Bien avant de connaître les légendes et le Barzaz Breiz, les jeunes Bretons sont imprégnés de feuilletons télévisés, de films, de best-sellers et de tout ce qui passe par l'école. C'est donc dans un bain de culture française que fleurit la littérature bretonne, bain de culture française elle-même dégradée par une civilisation de l'argent, par un système où tout ce qui est humain n'est vu que par le rapport qu'on peut en tirer et où pour être rentabilisés, les comportements sociaux sont conduits à être massifs et uniformisés. Désirs, aspirations préfabriquées pour l'aménagement du logement, pour l'habillement, l'emploi du temps des loisirs, originalité en série des jeunes. Style supermarché, style boutique ou style surplus, les bénéfices sont prévus. Modes et engouements se renouvellent très vite, mais ce n'est pas ce qui aidera les gens à vivre plus authentiquement, à démêler désir propre et désir conditionné, d'autant que tout désir réel émergent d'un groupe suffisamment important devient comportement à récupérer, à exploiter et rentabiliser.

Bretons ou non, nous sommes tous pris dans ce contexte et les réactions de révolte, de sauvegarde de

sr se font de plus en plus fortes, pas ni lesquelles la nouvelle découverte des minorités. Pour résister au nivellement, on recherche ses racines, on se sent Breton et différent, on cherche à vivre cette différence et cette «bretonnité».

Le fait que la «bretonnité» soit «recherchée» me paraît très important. C'est ce qui fait toute la différence avec les générations antérieures : les Bretons d'avant la guerre étaient bien plus bretons que les jeunes maintenant, mais ils l'étaient par force d'inertie, les forces d'assimilation les poussant vers le «progrès» : révolution industrielle, exploitation capitaliste, urbanisation et sous-culture française sur fond de complexe «plouc». Ils se condamnaient à n'être Bretons que par brèves échappées de l'inconscient...

Actuellement les forces dynamiques vont vers la culture bretonne, je dirais même qu'il y a un besoin de culture bretonne proportionnel aux forces de répulsion contre un certain mode de vie où l'homme se perd et dont est victime aussi la vraie culture française. En ce sens la revendication de culture bretonne me paraît toujours politique. Ou bien elle est consciente de la mise en cause d'une société, d'un type de production et de profit, et elle assume cette mise en cause, alors elle est conscience révolutionnaire et elle débouche sur la lutte des classes et l'élaboration d'un nouvel humanisme, ou bien elle se laisse récupérer, elle accepte de devenir elle-même source de profit, elle contribue à détourner le mouvement vers l'impasse folkloriste et devient complice, consciemment ou non, des forces réactionnaires.

Cette recherche de la conscience bretonne suffit-elle à faire de la littérature bretonne ?

Au temps où tout poussait les Bretons vers la duperie de l'amalgame civilisation française et industrialisée, une petite minorité de lettrés étaient conscients de la richesse de la civilisation bretonne et de son aptitude

à l'avenir. Ils ont créé une littérature bretonne en langue bretonne et ont réussi de grandes œuvres, sans s'imposer la contrainte d'un éventuel hypothétique «style breton».

Mais, le processus de colonisation qui empêche la grande majorité des Bretons d'avoir accès à ces œuvres et qui les détourne de la langue entrave la continuité de création.

Actuellement un écrivain qui se sent breton peut-il écrire tout et n'importe quoi -de qualité- en breton ou en français, et dire «Je suis Breton, donc ce que j'écris est breton» ou «Je parle de la Bretagne donc ce que j'écris est breton». A mon avis, non. Il se peut que pour un homme âgé, la francisation soit superficielle. Pour un jeune, je ne crois pas que ce soit possible. La personnalité est marquée par l'école et le bain quotidien de culture et sous-culture françaises. Il faut qu'il en soit conscient. Qu'il sente que même sa conscience bretonne lui vient secondairement et d'ailleurs; que le fort caractère d'individualisme de la création actuelle s'explique par son caractère réactionnel. Je crois que l'écrivain doit s'imprégner longuement de langue bretonne et de culture bretonne au sens large. S'il est évidemment vrai que le corps de la création littéraire est dans le présent et l'avenir, la source bretonne pure est dans le passé. Bien sûr elle n'est pas tarie, et je ne contredirai pas ceux qui

parlent d'inconscient breton transmis par les parents même lorsqu'ils parlent français. Par les multiples vestiges et surgesons de la vie et de la mentalité populaires, j'en parlerais moi-même si mon propos n'était pas d'insister sur l'influence française, mais ce flux authentique me paraît si mêlé à d'autres et si peu reconnaissable spontanément que je me garderai de l'acte de foi «est breton tout ce qui se donne pour tel».

Je ne suis pas capable de faire le tri avec un tant soit peu d'objectivité. Je trie selon mes propres besoins qui sont issus du rejet du nivellement français, qui se rattachent donc positivement et négativement à la culture française. Je prends ma pâture aussi bien dans tout une partie de celle-là, notamment la poésie, que dans la culture bretonne, ou en grapillant dans d'autres, sur la base des mêmes émotions. J'y ressens simplement -pas dans tous les cas- des changements de tons et de couleurs qui permettent d'affirmer qu'il existe bien des différences, mais les frontières sont très diffuses et toujours contestables. Le tri sera sans doute plus facile plus tard, quand les nouveaux venus lucides et critiques envers l'aventure passée, mais poussés par d'autres besoins puiseront d'autres richesses que nous laissons pour compte actuellement dans l'héritage celtique.

OLIER MORDREL :

**«Être de droite, c'est défendre
le capital libéral et l'Eglise...»**

MA réputation ayant été mise en cause dans votre numéro 3, j'espère que votre courtoisie habituelle me fournira l'occasion d'une franche explication, qui soit dit en passant ne déplaira pas à ceux de vos lecteurs qui ne s'accrochent pas de pensées préfabriquées imposées d'autorité.

Je suis un peu fatigué de continuer à m'entendre qualifier de fasciste ou d'homme de droite, malgré les explications que j'ai souvent fournies au sujet de mes opinions. Accrocher au cou de quelqu'un une étiquette ressentie comme infamante est un procédé de polémique peu convaincant, si l'on n'a pas pris la peine d'en démontrer la véracité. La fraude intellectuelle devrait être poursuivie, dans un milieu cultivé qui se respecte, comme l'est la fraude commerciale, en ce qui concerne les étiquettes.

Je pourrais résumer ma philosophie politique en trois points :

- 1) La société doit cesser d'avoir l'argent comme unique but et stimulant.
- 2) Une nation est une communauté organique et fraternelle et non pas une masse informe dominée par un appareil autocratique, état ou parti.
- 3) Tous les peuples, petits ou grands, dominateurs ou dominés, ont les mêmes titres à régir eux-mêmes leur destin et à choisir leurs modes de vie.

Est-ce une philosophie fasciste ? Est-ce une prise de position de droite ?

Être fasciste, c'est donner tous les droits à l'état et aucun aux peuples, et s'abstenir de mettre en question le régime centralisé. C'est aussi instaurer dans une large mesure un socialisme étatique et bureaucratique. Où ai-je préconisé cela ?

Être de droite c'est défendre les deux institutions fondamentales de l'ordre actuel : le capital libéral et l'Eglise. Ma prise de position dans la Voie Bretonne contre le règne des multinationales et du grand capital (Marché Commun), de même que mon essai **Celtisme et Christianisme** (1), mon récent livre **la Civilisation des Celtes** (2) qui opposent aux valeurs chrétiennes les valeurs celtes, interdisent de me classer parmi les conservateurs. La seule étiquette qui saurait me convenir serait plutôt «traditionnaliste révolutionnaire», si tant est qu'une étiquette peut résumer une pensée politique sans la mutiler et la dénaturer, ce dont je doute.

Il y a des étiquettes politiques qui ne correspondent plus à rien, «Chi-Jan» par exemple, ou «Hitlérien», ou encore «Internationaliste». Il y a des doctrines, qu'on conserve par habitude, mais qui n'expriment plus du tout les nécessités de l'heure. C'est le cas du marxisme classique, qui ignore les problèmes qui nous étouffent, tels que la pollution industrielle, l'urbanisme dément, la surpopulation génératrice de famine et grosse de conflits sanglants, la menace atomique, la course aux armements,

l'épuisement des matières premières, l'inhumanité de la société industrielle, la détresse de la massification, le besoin de réenracinement qui en découle, le conflit des nations riches et du Tiers-Monde, la mise en place et en forme des ethnies... et j'en passe. Croire tout résoudre aujourd'hui par le transfert à l'état central de la propriété des moyens de production, ou encore par une autogestion mal définie serait aussi inopérant qu'un cachet d'aspirine pour guérir une fracture des os.

Pourtant certains de vos rédacteurs s'entêtent à conserver l'habitude de juger gens et opinions d'après leur concordance avec des doctrines sociales vieilles de plus d'un siècle. Vous êtes conformes, alors vous êtes O.K. - Vous ne l'êtes pas, alors vous êtes nazifasciste. C'est peut-être valable pour qui fait sien ce crédo vétuste. Mais les autres ? Si Coïc me permet d'emprunter son langage, je dirais que ce manichéisme simple, ce réductionnisme primaire est pour eux un ronron qui n'accroche plus rien et «les fait chier».

Autant la contribution d'Hélios et de Guillevic, dans votre dernier numéro, contribue à construire dans un stade de préparation psychologique - ce à quoi nous aspirons tous, une Bretagne qui soit à nous et qui soit nous, autant l'exclusivité sectaire de certains autres met en fuite le lecteur occasionnel qui n'achète pas votre revue pour se sentir agressé.

Ce qui caractérise K.K., par exemple, c'est l'absence de conscience bretonne. Ce qui lui tient au cœur c'est une philosophie allemande qui a bien vieilli (la dialectique de Hegel), sa transposition contestable sur le plan socio-économique par un déraciné expatrié (Marx à Londres) et développée par lui et Engels, un troisième Allemand, en philosophie de la vie (le matérialisme scientifique), qui n'est plus qu'une attitude intellectuelle désespérément passée de mode. Le tout n'ayant rien à voir avec la Bretagne.

Quand K.K. se réfère-t-il à sa patrie et aux traditions celtes ? Jamais. Il vogue ailleurs. Il n'est pas dans le coup. Mais cela ne l'empêche pas de juger tout le monde avec un mépris protecteur. Qui est-il pour le faire ? Où et quand a-t-il sacrifié et souffert pour la Bretagne ?

Le danger d'un tel sectarisme est double. D'abord, bien sûr, il fait l'affaire du pouvoir, en contribuant au concassement de la contestation bretonne. C'est le jeu du gouvernement d'empêcher que les Bretons fassent bloc et constituent une force. Il tend ensuite à susciter l'apparition d'un sectarisme opposé, qui ne serait pas piqué des vers, car si la patience a des limites, l'exaspération n'en a pas. Alors ? On nous invite à un massacre entre Bretons, à la libanaise ? Charmante perspective et belle connerie.

Ce qui frappe chez ces Bretons qu'a touchés la grâce marxiste, c'est la répulsion pour le sentiment, (dans un pays où tout moteur tourne au sentiment !). C'est leur manière d'être logiques avec eux-mêmes. Leur sentiment breton est incompatible avec les thèmes philosophiques qu'ils ont adoptés, quand ils vivaient, au cours de leurs études, dans des milieux étrangers à la Bretagne. Ils en sont venus à nier l'existence de ce qui s'oppose à leur choix : la spécificité bretonne. La manie de «résoudre les contradictions» les a jetés dans ce gouffre : le reniement de soi.

Tout cela est bien français et rappelle la recommandation des Millerands conjurant les Bretons de viser à l'universel dans leur effort culturel. Mais ce n'est qu'à travers le concret qu'on atteint l'universel ! L'universel a priori, c'est le discours dans le vague. J'ai quelquefois perçu l'universel, mais jamais autant qu'en écoutant un soir dans une taverne du Trastevere un poète populaire napolitain qui m'a touché au plus profond en chantant la douleur du vieux paysan que son fils, revenant de la ville, ne respectait plus, et cela dans un dialecte dont je ne comprenais pas la moitié.

Où encore, dans un infâme bistrot bolivien, l'extraordinaire hullement de cet Indien quitchoa qui était la misère même, le désespoir totalement à nu, et en même temps l'amour passionné de la vie, dans une langue cette fois dont je n'entendais pas un traître mot. Un seul épithète qualifiant ce chant : vital. Donc universel. Notre spécificité n'est pas une formule où nous nous enfermons, une recette figée, c'est le secret de nous-mêmes, qui perdure et se transmet, sous-jacent à la couche d'acquisitions étrangères à notre être et que nous devons retrouver pour être libres et pleinement hommes. C'est notre vérité !

Quelle valeur universelle offrent les déracinés qui ne tiennent à aucune terre ? Les métiers qui ne tiennent à aucun type humain ? Qu'ont ces êtres mutilés ou déséquilibrés d'exemplaire ?

Dans le bain d'aliénations où nous vivons, on se perd soi-même. Il y a déjà trente quatre ans j'écrivais ironiquement : «...Il n'est pas difficile d'être breton en Bretagne. Je me lève le matin, je me rase, je mange ma soupe et me voilà Breton. Je n'ai rien d'autre à faire. Si, je lis *L'Ouest-Eclair*, le soir je vais au cinéma voir un film de Fernandel... et me voilà encore Breton... ». Le problème est resté le même, mais il est plus facile à résoudre, car peu à peu, un embryon de société bretonne se tisse à nouveau, constituant un milieu naturel où nous pouvons nous épanouir.

C'est une illusion de croire que nous pouvons être nous-mêmes sans recherche et sans effort, sans avoir cultivé nos virtualités, nos potentialités et cela dans une direction qui ne soit pas contraire à nos atavismes, mais au contraire qui en exploite le dynamisme. On ne se cultive pas dans ce sens avec tout : la poésie japonaise et la musique hindoue, la danse du soleil des Sioux et l'abrutissement calculé du Zen ! C'est la formule du cocktail intellectuel parisien. Pour nous, une forme supplémentaire d'aliénation.

Quant à ceux qui sont toujours à l'affût des « contradictions », je leur en signale une dans leur panier, qui est de taille. Ils récusent leur spécificité bretonne parce qu'elle pourrait les limiter, je suppose, les orienter, en un mot leur retirer la spontanéité. Mais ils croient fermement que l'homme social (et intellectuel par conséquence directe) est le produit du milieu et de l'éducation. On fait des bourgeois comme on fait des socialistes. Les institutions font l'homme nouveau. Où est la spontanéité dans cela ?

Par conséquent, pourquoi ne ferait-on pas des Bretons sur un modèle spécifié, comme on fait - ou on espère faire depuis soixante ans - des hommes nouveaux sur un modèle spécifié ? L'hypothèse est absurde, car on ne fabrique pas l'hérédité, qui gouverne notre comportement autant et plus que les influences reçues, mais la contradiction est éclatante.

Coïc dit que les Bretons sont contents de leur abaissement. Alors le remède ? Leur rendre l'orgueil de leur spécificité, au lieu de leur en faire perdre le sens. Le peuple breton est autre chose qu'une petite bande d'esthètes à la recherche de la liberté d'expression littéraire. Comme il est autre chose qu'une collection de producteurs de plus value, des consommateurs ou de matériel révolutionnaire... à moins que ce ne soit contre-révolutionnaire. C'est un ensemble humain façonné comme une personne, avec une âme collective, et qui n'arrivera à rien tant qu'il ne l'aura pas retrouvée.

Je vois d'ici K.K. qui, pour exprimer le dégoût que lui causent mes idées, demande qu'on lui passe la cuvette. Je pourrais, à mon tour, quand je l'entends exprimer les siennes, m'écrier : « Rendez-moi la cuvette ! ». C'est un petit jeu, somme toute assez vulgaire et qui ne mène pas loin. Je ne crois pas que l'heure soit aux affrontements entre Bretons, mais aux confrontations, dans le calme et

l'honnêteté. Je pense : entre Bretons de bonne volonté.

Dogmatisme, sectarisme, c'est le virus de l'emsav. Je me suis bien amusé de l'insistance des interlocuteurs d'Hélias et de Guillevic, quand ils revenaient à l'attaque avec le reproche de ne pas traduire leurs vues en termes de lutte de classes. Ils ont réussi à les faire sortir de leurs gonds. Je crois que nous pouvons échanger des idées sans faire obligatoirement références aux textes sacrés. C'est une attitude de religionnaires, non pas celle d'esprits libres et curieux de vérité. Ni celle de patriotes bretons anxieux de mettre une force au service de leur pays.

Aujourd'hui c'est un fait que d'anciens combattants de la guerre d'Espagne, d'anciens résistants et maquisards collaborent de tout cœur dans les rangs du mouvement breton avec d'anciens partisans du troisième Reich. Ils se sont rendus compte que leurs conflits passés étaient dus soit à une éclipse du sens breton, soit à un

fléchissement de ce sens sous des influences extérieures. Quand le sens breton reprend tout le terrain, plus rien ne les sépare, si ce n'est parfois les idées générales.

Mais qui, dans un peuple, a fait jamais l'unanimité des idées générales ? Il faut apprendre à tolérer que le voisin ne pense pas en tout comme on pense soi-même.

La Bretagne sera-t-elle un jour autre chose qu'un panier de crabes ?

Notes

1) Tomes I et II publiés par *La Bretagne Réelle*, 22230 MERDRIGNAC.

2) Série des « Grandes Civilisations Disparues » chez Fr. *BEAUVALL*, Ed. BP 63 - 83509 LA SEYNE S/MER.

AN DIRI DIR

Les escaliers d'acier

Stairs of steel

« Et moi sans nom je descendais l'escalier d'acier à la suite du troupeau anonyme... ».

YOUENN GWERNIG

23 F en librairie et chez l'auteur - Ar MAJENN Locmaria-BERRIEN, 29218 HUELGOAT

Youenn Coïc

spectrographe

de notre histoire

Un spectre hante la Bretagne : l'histoire... Oui, il y a des Bretons à se sentir véritablement hantés, travaillés par tout ce qui est tu, nié, occulté, spectral dans l'histoire de leur peuple, de leur nation. Et à prendre le risque fou -au travers de l'écriture- de se perdre dans ces labyrinthes où errent les «peuples sans histoire», jusqu'à ce que l'Oubli les mange, les assimile. Cela sans autre fil d'Ariane que celui des mots.

Youenn Coïc est de ces Thésée nouveaux, qui tournent délibérément le dos à l'Avenir que l'on nous dicte, puisque c'est celui de l'Empire, pour enfin rouvrir la Salle des Archives, où sont de toute éternité conservés les cahiers de comptes à régler, spirituels et temporels. Cela nous a donné, en moins de trois ans, quatre livres : *Les Ploucs* (1973), *Hebken* (1974), *Britannicon* (1975), *Le Cheval décapité* (1975), qui sont autant de jalons, de repères, de bornes (d'autres diraient de *mein harz*...) le long de cette marche forcée à travers l'Enfer froid de l'histoire bretonne -le si bien nommé *ffern yen*.

Cette fois, avec son cinquième roman, *L'Abbé de Penarbed* ou *l'Histoire jouée* (éd. Pierre-Jean Oswald, coll. «les romans bretons», Paris, 1976, 24 F), nous nous trouvons à un véritable carrefour de l'œuvre de Youenn Coïc. Tous les éléments épars dans les autres volumes se trouvent concentrés dans ces 250 pages, sans constituer pour autant une simple accumulation quantitative de l'expérience de l'écrivain Coïc, mais provoquant, pour ainsi dire, une rupture qualitative dans l'œuvre elle-même.

L'histoire de la vie de Hamon Barver, nommé abbé de Penarbed, en Léon, est le prétexte à un tableau violent et contrasté d'une campagne idéologique menée par un nouveau clergé en Bretagne, à l'époque de l'Union avec la France. Barver deviendra Dom Hamon Barbier, fondateur d'une célèbre dynastie bourgeoise et premier constructeur du grand château de Kerjean, chef d'œuvre architectural et symbole de la défaite historique. Car cette époque est aussi celle de la grande occasion manquée de la bourgeoisie nationale bretonne, dont seul le génie politique d'un Pierre Landais eût pu rassembler et coordonner les énergies dans la lutte pour l'indépendance, face à la «trahison» -à l'abandon, plutôt- de la haute noblesse (qui ne pouvait «trahir», en fait, la Bretagne, puisqu'elle n'avait plus rien de breton, comme c'est le cas, aujourd'hui de la bourgeoisie...) Mais ce sont toutes les classes de la société bretonne en Léon qui sont mises en scènes, d'une manière extraordinairement vivante, sous un éclairage cru qui en fait ressortir les diverses contradictions. Coïc utilise à cet effet un certain nombre de procédés qui servent remarquablement son récit : l'intervention du petit théâtre ambulante de Prigent Stang ar C'hoarz et la transcription fidèle des dialogues, tous comme ceux de l'interrogatoire de Marheg, avec parfois une connotation musicale, l'insertion de documents historiques et de citations de textes contemporains dans le cours même du récit, le jeu entre les différentes graphies des noms propres, *les flashes back* hallucinés dans une histoire mythologique, etc... Et, bientôt, par-delà ces procédés, éclate progressivement, au cœur de l'histoire, une *gaité*, qui n'est pas à proprement parler de l'humour, une sorte de *gaya scienza* qui donne au ton de Coïc, à ses moments les plus perchés, une vivacité, une *sagacité* toute nietzschéennes... Mais Youenn Coïc est un clerc trop avisé pour se laisser prendre au piège de sa propre rhétorique. Pour lui, de toute évidence, le roman historique est un leurre, une illusion d'optique, et cette illusion est elle-même sanctionnée par l'illusion fautive des anachronismes : le langage moderne des personnages, les archaïsmes qui jouent le même rôle que les modernismes, la Remington finale, etc... Dans cette distorsion des temps, des langages, cet exotisme historique et mythologique où sociologie et démonologie s'enchevêtrent, il y a un peu de rêveries barbares de l'*heroic fantasy* américaine de l'entre-deux-guerres, où le fantôme se mue en mythe, où les mythes personnels deviennent civilisations fantastiques, créant, comme ici, un univers autonome, reflet actuel de l'histoire rêvée que nous vivons, que nous avons peut-être vécue en rêve ou que peut-être nous rêvons de vivre, histoire traversée des mystères hiératiques de la nation bretonne écrasée : le sarcophage de Savestr Boud Marheg, le «*den blom*» et le démon Mourmouz... C'est là que la lecture du

livre, où un peuple reconnaît son *image folle*, se révèle réellement politique. Et c'est, je crois, par là et par delà l'illusion du roman historique, que l'œuvre de Côic devient une *épopée lyrique*.

Cette épopée prend parfois le rythme sautillant d'un ballet d'opéra ou l'ampleur d'une danse rituelle, et ce lyrisme, souvent, hésite entre l'hymne et l'élégie. La chanson, le roman, l'histoire... Celle-ci est ici chantée, chantonnée, phrasée, jouée. Les apostrophes, les exclamations, les onomatopées sont les couacs cōicquiens de cette musique de parade - *Britannicon* n'était-il pas sous-titre *roman folk* ? - et il s'agit bien, cette fois, dans le cas de l'*Abbé de Penarbed*, d'un roman chorégraphique avec toute la lenteur liturgique et sacrificielle des nouveaux prêtres de la race maudite des Bretons... Côic fait repasser le film de l'*Histoire au ralenti*, et ce n'est pas du cinéma : c'est plutôt de la *spectographie*, quand la lumière blanche de l'écriture décompose les sept couleurs de la malédiction séculaire et donne à voir de notre Histoire le *spectre*.

Dans ces moments de vibration de l'écriture et de décomposition de la lumière, où paysages, gestes et visages se confrontent sous un éclairage à contre-jour (qu'on pourrait appeler la *NUIT ARMORICAINE*...), le langage de Côic apparaît soudain très proche de celui - sorte de lave : ici flamme fluide, là durcie en roche - de certains romans d'Alfred Jarry. On assiste, au cœur du texte, à une lutte des parlers, à une confrontation des écrits, à un conflit des mots. Cela en relation avec l'histoire : n'oublions pas que c'est précisément à cette époque, en 1499, qu'est imprimé le *Catholicon*, premier dictionnaire breton français latin... Et la bataille est menée par Côic jusqu'au travers du lexique : les mots français, vieux français, bretons, vieux bretons, latins, se heurtent, s'esquivent pour finalement s'encaster en un briquetage rutilant que cimente la pâte des jargons théologique, héraldique, militaire, maritime, féodal, musical, évangélique, etc. Les premières pages du livre - *Sant'Angelo* sont à cet égard d'une poésie flamboyante et givrée, où une

oreille attentive perçoit des accents joyciens... Et cette multiplication des langues, des états de langues et des jargons n'aboutit-elle pas, à la fin du livre, à une concrétion symbolique dans la pierre du château de Kerjean, nommé par Côic : *Tor Vabel* - la Tour de Babel ? Kerjean, œuvre de Hamon Barbier, chef d'œuvre architectural et symbole de la défaite historique, comme déjà dit, deviendrait alors aussi le tombeau du langage breton. Et le témoin de sa résurrection.

Mais le langage lui-même est *débordé* par l'histoire. Par l'hallucination de l'histoire, plutôt, dans l'éclair brutal d'images parfaitement oniriques : je pense à la *vision* de ces « *cardinaux, comme des colombes pourpres* » et de l'*armorial vivant* des chevaliers de Breizh-Izel, à ces scènes admirables du retour de Barver sur la côte léonarde, des trois prélatés de Penmarc'h veillant leur neveu fou, des « *iris lysiaques d'Elestreg* » et de « *la nudité chaste et froide du néant* » de Vénus-Marie, Amice de Brézal, de Marheg sur le chevalet de torture, qui évoquent irrésistiblement certaines images des films de Fellini ou de Ken Russell... Car la référence explicite à Botticelli n'est pas fortuite : il s'agit bien ici de cette même préciosité nerveuse et cruelle, de cette même luminosité orangeuse où l'on voit « *des mouettes criardes, comme des faucilles blanches dans un ciel foncé, et cependant lumineux* ». Et pourtant ce mélange de raffinement suraigu et de sourde brutalité est celui-là même que l'on trouve dans les statues de bois polychromes de nos chapelles, et l'on est ici amené à parler, en fait, de l'émergence d'un nouveau *baroque breton*.

Cette sensibilité baroque, faite d'un mouvement perpétuel au travers d'identités multiples et contradictoires où l'être n'est plus qu'un fantôme toujours arraché à soi-même, n'est pas une attitude littéraire, mais bien un rapport à l'histoire. Comme le dit Claude-Gilbert Dubois : « (...) on découvre la pluralité des histoires. Des peuples nouveaux font leur apparition dans les histoires universelles et les chronologies ; on insiste sur la diversification des races et des destins depuis le couple original. (...) Brisures, fissures, ruptures, ces mots propres à l'esthétique baroque s'appliquent aussi à l'évolution politique (...) Manœuvres clandestines, coups de force, labyrinthes diplomatiques, lignes politiques brusquement infléchies, l'histoire elle-même épouse les ruptures et les recourbements d'une construction baroque » (in *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, librairie Larousse, 1973, pp 64, 66).

Traces de l'âme-événement dans du Kerouac

Ce n'est donc pas une simple question de style. A la lecture de ses livres, il semble clair, je crois, que la conception de l'histoire que se fait -ou ne se fait pas- Youenn Côic est une conception *baroque et cyclique*, et il est en cela plus proche, quoi qu'en pensent certains, de Vico et de Nietzsche, ou même de Spengler, que de Hegel ou Marx... ou Mao ! Mais il ne s'agit pas ici de présumer de la philosophie de l'histoire qui a l'heur d'agrèer ou non à M. Côic : il est assez grand pour le dire lui-même, ce qu'il a d'ailleurs fait, et dans ces mêmes colonnes (*Bretagnes*, N° 3)...

L'Abbé de Penarbed, enfin : le premier roman breton où notre histoire se réfléchit, dans le miroir brisé d'une identité brisée, d'un langage brisé. Et cette *histoire* ? Où est-elle ? Est-elle encore à pourrir comme une vieille entre les murs épais des maisons léonardes ? Le sous-titre de ce livre apparemment désespéré est, à cet égard, d'une ambiguïté significative : *L'histoire jouée*, est-ce l'histoire accomplie ? le jeu de l'histoire ? ou l'histoire trompée ? L'Histoire -la nôtre, aujourd'hui, en Bretagne- répondra, avec, comme ici, la suprême familiarité d'un langage inouï, que la nation tout entière entendra.

Kristian KEGINER

Pourquoi dit-on Kerouac avec Céline ? On pense plus vite à Cendrars, Henry Miller etc. Puis on s'avise d'une alliance de réel et de légèreté : effet célinien en effet, quand les autres « ils sont lourds ! Ah ils sont très lourds, pachydermes... » dit Céline interviewé.

Effet semblable et cause tout autre, me semble-t-il. Le libre mouvement donné à des enfilades d'anecdotes vraisemblables ou exactes, l'équivalent écrit du « pas de l'ange » qui porte le Japhy des *Clochards Célestes*, se présente chez Kerouac comme un effet anticipé de l'éternel tremplin. Il témoigne d'une libération qui procède par plongeon et production, continue pourtant.

Les U.S.A., pressés et aérés par leurs franges canadienne et mexicaine, se retrouvent Amériques. Entre deux mers et sous les Rocheuses, la géologie dure à la culture et à l'institution (et quelle différence avec ce pays, trop commode aux poètes, où le vent salé râpe les mégalithes !) Ainsi l'espace peut-il être parcouru et même habité, non pas occupé.

Le temps de l'âme se retrouve temps de la vie, animé et non occupé par les événements : que le héros soit le plus encombré de gestes (Dean) ou le plus méthodique (Japhy), Kerouac l'a écrit, le héros tend vers l'Ange.

Cette figure n'est pas très différente de celle qu'a redessinée le livre chaleureux de Lardreau et Jambet*. Et qu'on ne s'y trompe pas : rien de plus différent de l'angélisme que la sainteté, laïque ou autre. Celle-ci est la forme ascétique et bonne d'une âme-substance. Mais pour qui ne dit pas que l'âme puisse être, mais « qu'elle se produise », l'Ange est comme l'ectoplasme de l'ordre des effets, des événements, des singularités abstraites pour parler comme Deleuze. La détermination sexuelle et historique le détermine, sans doute, mais ne le regarde pas.

L'étrange est que cette inclination trouve, avec Kerouac, des récompenses plus tentantes encore que suspectes.

J.M. LEDUC

* « L'ANGE » de Guy Lardreau et Christian Jambet, Editions Grasset

Agricultures Bretonnes ?

«L'AGRICULTURE EN BRETAGNE : dynamisme ou domination ? du groupe de recherches bretonnes avec P.Cadiou, C.Canevet, A. Quilguer, J.J. Hassold, J.B. Henry, P.Y. Le Rhun (Ar Falz nouvelle série N° 13-14+15 avril juin 1976). 22 F.

Cette série d'articles aurait pu s'intituler «Agricultures bretonnes», de quoi satisfaire les lecteurs de «Bretagnes» !

Pour ceux qui en sont restés à l'unicité de l'agriculture, riche pour certains, pauvre pour d'autres, conservatrice pour les premiers, ferment révolutionnaire pour les autres, voilà une analyse intéressante des différentes couches d'agriculteurs, différenciés par leurs revenus, leurs options syndicales et politiques.

Les auteurs s'étaient fixé comme but de comprendre les mécanismes des transformations du secteur agricole de la société bretonne. Il semble bien que l'objectif soit atteint. L'extraordinaire dynamisme de l'agriculture et des industries agro-alimentaires a souvent été décrit. Il apparaît en comparant deux listes de résultats, l'une datant de 1950, une autre des années 1970.

Le groupe de recherches bretonnes démonte la mécanique des facteurs internes d'évolution : le travail intense des agriculteurs bretons ; des causes externes : l'introduction du grand capital.

Les groupes américains ou franco-américains ont la main sur l'aviculture, Perrier met du lait dans son eau, Rothschild et le Crédit Agricole trustent la viande avec des ramifications jusqu'en Irlande et au Brésil.

Cette pénétration du capitalisme entraîne des contradictions : rationalisation, dynamisme d'un côté ; écrasement de la majorité des producteurs de l'autre. Les germes d'un changement profond apparaissent simultanément, prolétarianisation de la population, radicalisation syndicale et politique d'une couche des agriculteurs.

Les auteurs connaissent les limites de la coopérative et de l'intervention de l'Etat dans un adoucissement de ces contradictions. Une perspective est esquissée : l'éco-développement.

Il est dommage qu'il manque une conclusion au livre qui laisse l'impression d'une juxtaposition d'articles.

Pourquoi aussi cette hypocrisie du titre qui aurait bien pu s'écrire «dynamisme et domination» ? Trop de points d'interrogation dans les sous-titres alors que la conclusion de chaque article donne des éléments de réponse.

Globalement, les 126 pages sont difficiles à avaler. Des illustrations plus nombreuses, des dessins, des témoignages d'agriculteurs auraient rendu l'ouvrage plus attrayant.

Enfin, à l'image du point d'interrogation du titre, l'ensemble du texte laisse le lecteur sur sa faim. Et après, quelle sera l'évolution des agricultures bretonnes ? On attend la suite...

L'ESQUISSE D'UN LIVRE

«SALIDO suivi de O.K. JOE» de Louis Guilloux, récits (Gallimard, 1976, 32 F).

Dans quel genre littéraire faut-il ranger «O.K. JOE» ? Est-ce une nouvelle, une chronique ?

Louis Guilloux y conte un épisode exceptionnel de son existence où il devint, au pied levé, interprète auprès d'un tribunal d'une unité américaine. C'était en 1944, le débarquement venait de réussir. La France s'ouvrait avec passion à ses libérateurs. On devait savoir bientôt que cette passion était bien loin d'être partagée.

Louis Guilloux dut en prendre conscience plus vite que les autres. Il occupait une position assez ambiguë, à mi-chemin entre les deux partenaires. Il était aux premières loges pour voir s'établir le malentendu. Et aussi pour découvrir chez ses hôtes l'horrible plaie du racisme.

Je l'ai bien connu à cette époque, dans les lieux mêmes où se situe «O.K. JOE». Ces lieux, c'était le Collège de Morlaix. J'habitais tout à côté, j'avais vingt ans, j'étais en convalescence à la suite d'une blessure reçue dans le maquis. C'était un fabuleux été, que la maladie du rendement n'avait pas livré à la malédiction des producteurs.

Nous nous retrouvions à la fin des après-midi dans la belle campagne du Merdy. Louis Guilloux m'apprit deux choses : l'art de fumer la pipe et l'amour de Verlaïne. Je le vois comme si c'était hier, dans son uniforme des G.I., la pipe serrée entre les dents, Soudain, il la retirait...

Ecoute !

Moments inoubliables, où il lisait Verlaïne (*Mon fils, il faut m'aimer, tu vois mon flanc percé qui rayonne et qui saigne...*) Il lisait... que dire, C'était au-delà de la déclamation, très loin de la diction de pacotille des acteurs. J'ai retrouvé la même émotion, la même vibration intérieure chez Paul Léautaud dans ses entretiens radiophoniques avec Mallet. Les vers s'élevaient, à la fois chant et confidence. Souvent la voix trébuchait, comme si le souffle manquait. Je le regardais. Il avait les larmes aux yeux.

Allons, disait-il, d'un ton redevenu enjoué, ça va pour aujourd'hui. Conduis-moi à la ferme où il y a du si bon cidre...».

Je le questionnais parfois sur les Américains, qui restaient encore pour moi les héros d'une autre planète. J'observais qu'il ne me répondait jamais. Mes questions semblaient gêner son bonheur du moment.

J'ai retrouvé intacte cette gêne à la lecture d'O.K. JOE. L'œuvre qu'il a si longtemps gardée au-dedans de lui - plus de trente ans - n'a pas mûri. Elle semble au contraire s'être desséchée. C'est le schéma d'une histoire qu'il n'a jamais été écrite.

Qu'il n'a pas pu, ou qu'il n'a pas voulu écrire...

ANDRE HERNE

Notes de lecture

Breizh Hiziv - ANTHOLOGIE DE LA CHANSON EN BRETAGNE, tome 1, par Philippe Durand (Ed. Pierre-Jean Oswald, Paris, 1976).

Après *Le Livre d'Or de la Bretagne* (voir *Bretagnes*, N° 1), Philippe DURAND nous donne aujourd'hui le premier tome d'une véritable somme de la chanson bretonne des dix dernières années, ouverte et non exhaustive, mais reflétant bien, dans ce premier volume, une totalité jusqu'alors dispersée, au travers de 112 chansons dont 38 inédites avec la musique et plus de la moitié bilingues, toutes précisément situées, au travers aussi d'un dossier englobant les points de vue les plus divers et d'une remarquable introduction. Sans parti pris, mais non point sans prise de parti, Philippe DURAND a le mérite rare de faire les livres dont tout le monde ressent le besoin et la nécessité et que pourtant personne ne fait du moins dans cette optique-là, qui n'est pas celle des «anthomologistes» ou autres zoologues brittophiles. On ne pourra plus parler de la chanson en Bretagne sans faire référence à cet ouvrage, ce qui ne veut pas dire que ce soit un ouvrage de référence pour amateur fatigué : c'est tout autre chose, une véritable création culturelle autonome, car le rassemblement et la coordination d'éléments préexistants divers peuvent constituer une authentique création en soi, bien que ce ne soit pas apparemment l'ambition de Philippe Durand. C'est donc avec impatience et confiance que nous attendons le deuxième tome.

Signalons par ailleurs que Philippe Durand prépare un troisième ouvrage quant à la Bretagne, dont l'objet est de rassembler tous textes (poésie, roman, théâtre, chanson, articles, tracts, travaux universitaires, etc.), dans les deux langues, qui seraient l'œuvre de Bretons nés depuis 1952 afin d'illustrer le propos suivant : la génération bretonne des moins de vingt-cinq ans et l'expression de notre époque. On peut adresser tous textes répondant à cette condition à :

Philippe DURAND
63, rue du Maréchal Foch
78000 VERSAILLES

Bretagne Rouge N° 1 (supplément à *Rouge* N° 180).

Les militants bretons de la ligue Communiste Révolutionnaire-actuellement l'organisation trotskyste la plus importante en France-ont désormais paré cette publication rattachée de 26 pages relativement soignées, qui fait suite à *La Taupe Rouge*, dont deux numéros avaient paru à Brest, il y a un an ou deux. Cette *Bretagne Rouge* exprime donc leurs analyses ou plutôt leurs points de vue, qui ne sont pas forcément ceux de la L.C.R. au niveau hexagonal. Cette démarche a quelque chose de sympathique à quoi nous sommes sensibles, sinon à regretter une certaine confusion, quelques inexactitudes et, souvent, la surenchère gratuite. Ainsi qu'une traduction française étrangement «condensée» de l'interview en breton d'un militant d'Ar Falz... A vouloir prendre le train en marche, on risque d'oublier ses bagages. Mais attendons la suite peut-être.

HISTOIRE DE LA REUNION DE LA BRETAGNE A LA FRANCE, par l'abbé IRAIL nouvelle édition (Ed. Morvran, Quimper, 1976).

Voici l'heureuse et remarquable réédition d'un ouvrage paru en 1764 et que l'on ne trouvait plus que dans quelques vieilles bibliothèques. L'auteur, un curieux abbé, quelque peu machiavélique, nous narre les circonstances de l'annexion de la Bretagne après sa conquête militaire, avec parfois de lyriques accents de patriotisme breton, à peine compensés par de prudentes protestations de loyalisme... Les Editions Morvran, de Quimper, annoncent, d'autre part, de prochaines publications, notamment celle d'une revue historique dont le N° 1 devrait paraître cette année. C'est une entreprise que l'on ne peut qu'encourager.

Dégege L... on aménage
de J. DE LEGGE et F. LEGUEN
(Le Cercle d'Or) 30 F.

Jean de Legge, psychologue, et Roger Le Guen, ingénieur en agriculture, donnent la parole ou «cèdent» de cinq petites communes de Loire Atlantique : Grandchamp, Héric, Notre-Dame des Landes, Treillières, Vigneux. Ils recherchent, au delà des rapports et des discours, les véritables motivations du Pouvoir et des notables. Les raisons impérieuses de l'arrivisme politique qui font que le Grand Aéroport International Ouest-Atlantique sera construit sur le territoire de cinq communes. Même si l'évolution prévisible du trafic aérien ne justifie pas de tels investissements, même si les retombées industrielles d'une telle réalisation sont négligeables et même si pour atteindre le but il faut rayer de la carte des exploitations agricoles rentables et chasser des agriculteurs de leur terre.

De 1970, année où, pour la première fois, le projet est rendu public, à 1974, date de naissance de la Zone d'Aménagement Différé, se joue une parodie d'information et de concertation. L'aéroport à ce jour n'existe pas, mais la Z.A.D. est toujours là et avec elle l'appropriation des sols à des fins laissées à la seule appréciation des technocrates et des pouvoirs publics.

En 140 pages d'un dossier qui a les qualités d'une dissection rigoureuse, J. De Legge et R. Le Guen dévoilent les stupéfiantes méthodes d'un pouvoir qui aménage sans le moindre souci des aménagés.

LE MOUVEMENT OUVRIER NANTAIS, de Yannick GUIN (Editions Maspéro, 1976).

L'été 1955 et la colère des métallos nantais ont marqué un tournant dans la conscience de classe en Bretagne. Depuis 68, les choses vont plus vite. Dans son livre sous-titré «Essai sur le syndicalisme d'action directe à Nantes et Saint-Nazaire», Yannick Guin montre la naissance d'une prise de conscience dans une région où le mouvement syndical de tradition anarcho-syndical est resté actif et exemplaire à bien des égards.

«AN DIRI DIR» de Youenn GWERNIG (Ar Majenn Edition, 29218 Locmaria-Berrien, 1976, 23 F).

Après «*Toull an Nor*», paru en 1972, voici «*An Dir Dir*». Les escaliers d'acier, Stairs of steel», le deuxième recueil, trilingue, des poèmes de Youenn GWERNIG. Cette poésie chargée de tous les possibles de la vie s'enracine au carrefour de trois civilisations et prend le large, pavillon haut. Cette voix fraternelle suscite l'interrogation dans une langue universelle.

Rhizome, introduction, de Gilles Deleuze et Félix Guattari (ed. de Minuit, Paris 1976).

Qu'est-ce que le rhizome ? Ce n'est pas seulement un tubercule, c'est aussi une antigénéalogie, le contraire de l'arbre-racine, qui figure le mode de pensée occidental. Dans ce petit livre très dense, le couple Deleuze-Guattari propose, après tant d'autres, une nouvelle manière d'être... C'est intéressant. On rencontre parfois des phrases bizarres : «L'esprit retardé sur la nature», ça veut dire quoi ? Ou encore : «(...) il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'idéologie... A qui parle-t-on ? Enfin, on pourra en discuter dans les salons de la nouvelle bourgeoisie éclairée, ce qui n'est pas forcément un mal : tout ce qui affaiblit l'ennemi nous renforce.

La légende dispersée, anthologie du romantisme allemand, par Jean Christophe Bailly (coll. 10/18, U.G.E., 1976).

Le poète français Jean Christophe Bailly, co-auteur de *De la déception pure, manifeste du romantisme allemand*. Ce qu'on lit, ce n'est pas seulement Jean Paul Richter, Fichte, Hölderlin, Novalis, les frères Schlegel, Hoffmann, Achim d'Arnim, Caroline von Günderode, Caspar David Friedrich, Bettina Brentano, etc... c'est l'expression passionnément lucide de toute une époque et d'un peuple, sur quoi l'introduction de J. Chr. Bailly apporte un éclairage nouveau.

Critique communiste n° 10, Novembre 1976 : **Marxisme et question nationale**.

Ce numéro de la revue théorique de la C.R. (Ligue Communiste Révolutionnaire) est consacré à la question nationale envisagée dans une perspective qui se veut dans la droite ligne de l'orthodoxie marxiste. Les questions abordées dans les articles se réduisent à l'Hexagone (y compris la Corse) et l'on n'y parle pas des autres peuples dominés par l'Etat français directement : Guadeloupe, Martinique, Réunion, ou indirectement : la plupart des pays africains francophones. De plus, dans le cadre hexagonal même, on oublie le peuple flamand.

Cela dit, le texte consacré à la Bretagne, qui emprunte des analyses à droite et à gauche sans citer ses sources, est une tentative assez désincrustée de détourner le peuple breton de sa voie nationale et révolutionnaire pour l'entourer dans le piège fédéraliste, accommodé à une souche rougeâtre. Les voies de garage gouvernementales soi-disant de gauche proposées par les quelques dizaines de réactionnaires et gauchistes divers du FASAB ont toutes les faveurs de la Commission Bretonne de la L.C.R. - Brest, qui n'a que dédain pour les milliers de militants et de sympathisants rassemblés autour de l'Union Démocratique Bretonne, parti fondant son action sur la lutte des classes. Par ailleurs, les trotskystes bretons - qui refusent de rompre avec les structures étatiques et organisationnelles (donc idéologiques) qu'ils prétendent combattre - croient-ils vraiment à ce qu'ils disent, quand ils ne disent pas de conneries ?

Tout compte fait, le seul véritable intérêt de ce numéro est, paradoxalement, la passionnante interview du néo-jacobin Régis Debray qui, au moins, ne prend pas les vessies de l'extrême gauche pour les lanternes de la révolution.

«DIX HUIT METRES CUBES DE SILENCE» de Geneviève SERREAU (Les Lettres Nouvelles, Denoël, 1976).

18 nouvelles d'une magnifique densité, taillées au ciseau à froid dans le tissu fragile de la vie. Le café du matin, l'absence, l'enfance, l'amour, la fuite du temps, etc., sont tous ces riens d'où Geneviève Serreau fait surgir l'éternité de notre quotidien si mystérieux.

Change N° 28 : Aigui, Spicer.

Ce numéro de la revue du mouvement de change de forme, animée par le poète et essayiste Jean Pierre Faye, a un caractère exceptionnel : il présente deux poètes inédits en français, Guennadi Aigui, poète tchouvache de langue russe (lui-même inédit en russe...) et Jack Spicer, poète californien. La poésie d'Aigui, traduite par Léon Robel sous le titre *degré de stabilité*, provoque à la lecture un choc profond et durable, qu'on n'avait pas ressenti depuis Khlebnikov, tout comme celle de Jack Spicer, dont le principal livre, *Le Saint Graal*, nous parle d'une Bretagne indubitablement étrange... Il faut lire ce numéro, qui rend compte des frontières intérieures des langues en usage dans les deux grands empires mondiaux.

La machine à explorer l'espace, de Christopher Priest (Coll. «J'ai lu», 1976).

Une brillante parodie des romans de H.G. Wells par un représentant de la nouvelle tendance de la science-fiction anglosaxonne.

«LES EAUX ETROITES» de Julien GRACQ (Editions José Corti, 1976, 15 F).

Lire Julien GRACQ est une fête. Embarquez sur ce frère esquif de 75 pages et laissez-vous glisser au fil de l'Èvre «petit affluent inconnu de la Loire qui débouche dans le fleuve à quinze cents mètres de Saint-Florent». C'est là, à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire), qu'est né ce grand prosateur français parfois si breton.

Notes discographiques

JULOS BEAUCARNE «Chante pour les petits et les grands», RCA YBPL1 479

A l'attention de tous ceux qui accordent à l'esprit de l'enfance un intérêt et une primauté sur le monde «des trousseaux d'endorcisseurs», sur «la mer de la raison raisonnée» que les enfants, rencontrant au seuil du monde des adultes, il paraissait important à Julos de l'affirmer en exergue de cet album.

Au travers de textes superbes (et accessibles), de Robert Desnos, de Jules Supervielle, et de Beaucarne lui-même (éditions Duculot, Gembloux 5800), au travers de vieilles chansons populaires ardennaises pour la plupart «revues et corrigées» selon les termes du musicien, ou travers de comptines enfantines et de mélodies simples (ou s'exerce un humour incisif et méchant à l'égard de la bêtise sous toutes ses formes), Julos fait jaillir en nous, de sa voix calme et sereine, cette part d'enfance que chacun garde en lui, cachée, le plus souvent.

La fleur piétinée par un monde absurde repousse à l'abri de ta poésie. Merci Julos !

GERRY MULLIGAN, CHET BAKER «Carnegie Hall Concert», CTI 6054 (distrib. RCA).

Où le retour d'un rescapé de l'enfer. Pour les amateurs inconditionnels de MILES, il est bon de savoir que Chet Baker existe plus que jamais et ne revient pas après 10 ans de silence uniquement porteur d'un visage torturé ; en compagnie du monstre et de son vieux acolyte Mulligan, Chet offre à l'auditeur une «OVERDOSE» de sensibilité, il y fait preuve d'une infaillible présence «ENERGIQUE». Du très beau jazz d'inspiration WEST COAST, de lecture impérieuse.

Une performance de réserve et de finesse dans : MY FUNNY VALENTINE. Comme en 1959, dans ce même thème, il ressort une profonde cohésion entre la trompette de Chet et le baryton de Mulligan, dont toutes les créations sont étonnantes de richesse, de swing et de feeling.

A noter la présence du jeune guitariste John SCOFIELD au phrasé romantique et décontracté. Influencé par JIM HALL, il aurait pu prendre de plus mauvaises directions.

Mulligan et Baker nous prouvent cette fois encore que la vieille magie du jazz fonctionne toujours.

«10 ANS DE SARAVAH», coffret 4 disques Saravah SHC 50001 (distrib. RCA).

Quel titre pour une production éditée dans une maison affichant qu'*il y a des années où on a envie de ne rien faire* !

Et pourtant, dans cette rétrospective, toutes les années sont riches, portant les fruits les plus divers :

- La chanson avec Caussimon, P. et D. Barouh, la «bande» Higelin Areski Fontaine...

- Le jazz avec Arvanitas, Urtreger, Steve Lacy, le blues noir avec Chick Streetman, le folk avec Jack Tréese, David McNeal, P. Akendengue, Nana Vasconcelos, pour autant qu'on puisse associer leur musique sous la même étiquette.

Une pochette très évocatrice de Sempé : la troupe d'accrabbates au complet en équilibre sur un fil rappelle avec humour la «corde raide» sur laquelle navigue financièrement Saravah (dont la distribution a été récemment rachetée par RCA).

Malgré ces difficultés, un prix incroyable pour ces 4 disques : 65,00 F. Aucune excuse pour qui ignore encore le coffret.

DADI'S PICKIN' «Lights up Nashville», vol. 2, Cezame CEZ 1019 Distrib. Sonopresse

Un disque instrumentalement parfait, techniquement irréprochable, faisant suite à une longue série de disques, aussi uniformément parfaits et parfaitement uniformes. Rien à redire, et c'est là le problème : l'auditeur n'est pas convié à la fête ; il assiste, passif, à une démonstration hypnotique. Culte de l'idolâtrie entretenu par le narcissisme du jongleur : règne de la technocratie sans âme qui engendre chez l'auditeur une douce ambiance d'irresponsabilité.

Voilà posé au passage le problème de la musique en tant que produit social. Il est urgent d'y réfléchir et d'analyser les rapports qui lient l'individu et le créateur dans leur contexte idéologique en fonction notamment de leur appartenance à une classe sociale déterminée et face aux différentes puissances telles que le pouvoir et l'argent (cf. le livre récent de J. ATTALI «Bruit», paru aux P.U.F. très explicite à ce sujet).

La «musique à Dadi», une très bonne musique d'ambiance pour discuter entre amis. Un emballage alléchant, un produit incolore, inodore, sans saveur, détaché de tout contexte culturel original et vécu.

VANGELIS PAPATHANASIOU, présent partout à la fois, avec, simultanément, une musique de film «Entends-tu les chiens aboyer» (BASF) et un nouvel album «Albedo 0.39», édité chez RCA (RS 1080).

Musique multidimensionnelle, où tous les éléments - la terre, le feu, l'eau, s'allient ou se déchirent, s'aiment ou se combattent dans une orchestration à la fois grandiose et sobre. Pas de grandiloquence, d'effets gratuits. Une construction implacable au service d'une sensibilité torrentielle. Un jeu subtil et ferme. Rappelez-vous le 666 des Aphrodite's Child : la voie y était déjà tracée !

JEAN-LUC PONTY «Imaginary voyage» WEA 50317

Ça ne vous arrive jamais, de rester tout bête devant une œuvre qui vous accroche -vous n'y êtes pour rien- vous passez et toc ? Plus moyen de vous en dépêtrer. C'est l'ivresse.

Le dernier disque de Ponty : la force d'un ouragan dans la richesse des rythmiques, des mélodies. Toutes les compositions et arrangements sont de lui. Éclatements dans tous les sens -cachez vos yeux et laissez entrer le soleil, il pénètre partout.

Une très haute perfection technique solide et nuancée au gré de la délicate sensibilité des musiciens qui l'accompagnent. Daryel Stuermer à la guitare, ac. et électric. ; Allan Zavod au piano électric. et ac. ; Tom Fowler à la basse ; Mark Croney, percussion. Vous les connaissez ? Non ? Moi non plus. Pas avant que Ponty ne les sorte de l'ombre, du ghetto si prolifère en talents de toute sorte. Rendons à Ponty l'hommage de nous faire découvrir à chaque nouveau disque une nouvelle «équipe» collant parfaitement à l'expression musicale d'un des plus grands violonistes (ou violoneux) de l'époque.

Le voyage imaginaire, un voyage intérieur qui amène au plus profond de soi-même, un miroir calme et/ou tourmenté dans lequel se reflètent entiers, corps et esprit, un tremplin qui projette haut dans un bond écartant et éclatant les limites du réel.

YOUNA TREVIEN et le groupe GUERCHÉ «Nous danserons des fêtes», Vello 2230031

Une grande boîte dans une petite boîte... une petite boîte dans un lavabo... un lavabo dans un panier... Vous pensez peut-être que le divague ou que le vent a trop soufflé sur les rivages de l'Atlantique. Youna TREVIEN ne divague pas, elle possède une belle assurance poétique qui respire les grands espaces, ceux qui sont devenus si rares en Europe. Compositeur-interprète, une voix très pure, justement posée. Les chansons comme «Cullodens», «Mary», «Psaume Rouge» sont souvent le reflet d'événements bouleversants, que Youna restitue avec une ferveur toute particulière. Le groupe Guerche a participé aux arrangements musicaux et soutient efficacement la pureté de la voix.

A retenir : «La Loire», une composition de Jacques Durand-Desjeux et Serge Kerval, une interprétation personnelle et attachante.

Rappel : RODRIGO «Concerto d'Aranjuez», VILLA-LOBOS «Concerto pour guitare et orchestre».

Julian BREAM à la guitare
The Monteverdi Orchestra, Dir. John E. Gardiner
Red Seal distrib. RCA FRL 1 7176

Une interprétation somptueuse du célèbre concerto d'Aranjuez -la plus récente sur le marché- pour laquelle on pourrait employer ce mot réservé au jazz le plus souvent : celui de «feeling». Et pourquoi pas, quand le jeu souple, nuancé, coloré de ce guitariste anglais (par lequel chaque note se détache minutieusement de la masse sonore), quand le talent de Bream fait tantôt balancer du côté de l'excellent orchestre de J.E. Gardiner. Rebondissement talentueux qui insufflé à l'œuvre une dynamique (un «swing» pour revenir au jazz...) d'une rare agressivité. Prise de son et pressage remarquable.

A également enregistré : «Concerto pour guitare» de Mauro GIULIANI avec les Rossiniens (Réf. RCA 7184) et «4 concertos pour luth» (ARL 1 1180).

Et puis tous les disques dont on aimerait rendre compte en détail et qu'on ne fait que mentionner ici :

* Coffret BOBBY LAPOINTE (Phonogram, réf. 6654002). 4 disques avec de nombreux textes et chansons inédits. Comme le dit Brassens en dédicace, «fais croire à qui tu veux que tu es mort, avec nous, les copains, ça ne prend pas».

* Le dernier ALAN STIVELL («Trema 'n' Iniz» (Keltia distrib. Phonogram, réf. 9101 851), dédié par son auteur à quelques-uns des grands poètes bretons (Paul KEINES, Youenn GVERNIG...) dont il accompagne les œuvres d'une manière discrète et efficace.

* STEVE HILLAGE «L» (Virgin, réf. 940 532) un guitariste fabuleux, des mélodies de bonheur, des voies serènes. Don Cherry à la rythmique -sans commentaire- un disque qui perturbe.

* Une production «à suivre», signée ASTREE, Atelier de Recherches de VALOIS (distrib. Chant du Monde) : un répertoire de musique classique, pourtant si peu classique par l'originalité d'œuvres très peu connues et la qualité de l'interprétation de la prise de son et du pressage. Inégalé !

* MANNICK «Paroles de Femmes», disque BAM (distrib. Discodis) et CLAIRE «Elle dit» (Alvorès, réf. 818) : deux regards de femmes convergeant dans le même direction, une imposante force d'expression et de sensibilité qui secoue enfin le monolithisme patriarcal.

* KEIT JARRET «Arbour Zenn» ECM, réf. 9286234 (distrib. Phonogram). Il est au piano, au saxo, JAN GARBAREK ; à la basse CHARLIE HADEN. Indéfinissable tant dans le genre (ni jazz, ni classique tout à la fois) que dans la nature de la sensation produite : sérénité/angoisse ; multitude/solitude...
Ne pas mourir sans l'avoir écouté.

* Un 3^e album de BESSON toujours chez Peridès, réf. 13 627 (distrib. Discodis). Des thèmes neufs et intéressants. Une belle chanson sur les Artisans. Texte parfois un peu «plaqué» sur la musique.

* Sortie de 30 cm de MANU LANNHUEL chez IRIS. Écoutez-le. On en reparlera.

* Un 4^e album de DICK ANNEGARN chez Polydor (2393 142) : «Anticyclone». Un disque aussi «fou» que les précédents, où se manifeste le langage imagé et déchiré de ce grand bonhomme énergiquement appuyé par un immense talent de musicien.

Philippe BEURNIER

KRISTEN NOGUES «MARCH GOUËZ», Nevenod 30008

Il y a deux ans, Kristen NOGUES nous proposait un 45 tours dans lequel elle apparaissait comme une bonne chanteuse et harpiste traditionnelle. Cette

fois, avec ce premier 33 tours, elle bouleverse l'image qu'on avait pu avoir d'elle jusqu'alors et propose un disque fait surtout de compositions (chants ou instrumentaux) arrangés d'une manière qui fond ensemble un grand nombre d'influences musicales (dues peut-être au grand nombre de musiciens présents) et qui met en valeur sa musique et le monde étrange et feutré qui l'entoure. Le mélange est une réussite.

Il reste deux chansons traditionnelles («Ar gemeneraz» et «Ar bugal koar»). Elles s'intègrent très bien dans l'esprit du disque et font le lien entre la tradition bretonne et le monde de Kristen NOGUES qui en est issu.

Ce disque est un exemple (rare) d'une chanson d'expression bretonne qui cherche, et réussit, à se dégager du poids quelquefois contraignant de la tradition et de celui, envahissant, de la chanson parisienne et autre. En ce sens, ce disque mérite qu'on l'écoute avec attention, chose facile car Kristen nogues a du talent.

Tous les textes des chansons sont en breton et on peut les lire à l'intérieur de la pochette.

Bouri de Glavis

(Pour tout renseignement discographique de tout ordre, s'adresser à la revue...)

NEVENOE - EDITIONS

Association d'Expression Populaire

5, rue Courte - 29210 MORLAIX - Tél. (98) 88.51.36

Disques 33 tours actuellement disponibles (34 F) :

Patrick EWEN : «Beggin' I will go»
ANNKRIST
Yvon LE MEN : «Poésies»
Gérard DELAHAYE : «Le Grand Cerf-Volant»
Melaine FAVENNEC : «Basse Danse»
Kristen NOGUES : «Marc'h gouez»

COURRIER DES LECTEURS

DE PLESCOP A PLUFUR

Une revue littéraire et politique du pays de Morlaix nous a consacré quelques lignes. Nous, notables de Plescop et de Plufur, avions la suprême ignorance non de cette publication, mais de croire qu'elle est dirigée par un juge infallible et universel nommé : Paul Keineg.

La condamnation qui nous a été si généreusement infligée dans le numéro 4 de BRETAGNES est sans appel. Nous sommes des traîtres et parmi les plus méprisables puisque c'est la cause du peuple que nous trahissons et cela pour servir de «minables intérêts». Voilà la sentence.

Doit-on sourire?... A la réflexion, cela est plutôt triste. Deux enfants de Plufur et de Plescop se sont retrouvés. Sans doute ne connaissaient-ils pas l'Olympe de Morlaix. Mais aux pays de Vannes et du Trégor, sont-ils les seuls ? Est-ce le signe d'une trahison que d'ignorer l'existence du génie de l'Impasse de la Fontaine-au-Lait ?

Nés au milieu des arbres et des oiseaux, nous avons la redoutable présomption non seulement de vouloir nous entendre entre nous, mais encore d'estimer qu'il est possible de s'entendre avec les autres. Sans doute s'agit-il là d'un lourd héritage altruiste, légué par nos ancêtres.

Le peuple, nous le connaissons pour être nés de lui. Le nôtre n'est ni prétentieux, ni veule. Il a autant horreur de ceux qui se couchent à la moindre brise, que de ceux qui se prennent pour Dieu le Père.

Les traîtres sont rares dans nos villages. La fierté, la volonté de vivre libre et honnête se sont exprimées de tout temps chez nous. Des Bonnets Rouges à la Résistance, les nôtres ont toujours été engagés dans les plus nobles combats.

Pour ce qui nous concerne, ayant connu la faim et la pauvreté et sachant le prix du travail, nous ne connaissons d'intérêts minables que ceux qui ont leur source dans le mépris d'autrui.

Défendre la Bretagne et unir les Bretons apparaît pour nous comme une suite logique à ce qu'à toujours entrepris notre peuple avec dignité.

Notre réponse à la colonie, c'est la fidélité. Notre réponse à la méchanceté, c'est l'union.

Notre réponse à la méchanceté-fût-elle publiée dans une revue littéraire et politique de l'Impasse de la Fontaine-au-Lait, c'est l'intelligence du cœur.

Charles LE QUINTREC, écrivain
et Jean LE LAGADEC, journaliste

N.D.L.R.- M.M. Le Quintrec et Le Lagadec nous ont sûrement hâtivement lus. Qu'on ne compte pas sur «Bretagnes» pour commettre la méchanceté et l'erreur politique de mépriser des hommes. Nous nous sommes contentés de récuser une institution qui nous paraît pernicieuse, l'Association des Ecrivains de l'Ouest et tout ce qui s'y rattache.

Au demeurant, il est bien possible que l'esprit souffle plus fort à Paris, Avenue des Champs Elysées et Boulevard Poissonnière, qu'au fond de l'Impasse de la Fontaine-au-Lait à Morlaix. A chacun son Olympe ! Quant à l'intelligence du cœur, elle a germé, personne n'en doute, du côté de Plescop (56) et Plufur (22) autant qu'ailleurs. Mais, le fait d'avoir pignon sur rue de Paris n'en confère sans doute pas le monopole.

L'AVENTURE HAUTURIERE

Votre revue, de trimestre en trimestre, gagne en profondeur, en nuance et en «non-alignement» ce qu'elle perd en humeur parfois un peu épidermique.

Votre éditorial du N° 4 est à cet égard tout à fait remarquable et je m'y sens tout à fait chez moi : il définit les bases d'une attitude ni didactique ni dogmatique, autrement dit fermée, mais toute de rencontre et de recherche, c'est-à-dire ouverte. Ce sont là d'excellentes bases pour l'indispensable construction que vous entreprenez et je crois que la revue a dès à présent trouvé sa maturité. (au 4^e numéro, ça n'est pas mal du tout !). Très sereinement cette fois, vous quittez l'abri des mûles pour tenter l'aventure hauturière («Mon Dieu ! Mon bateau est petit et la mer est immense !»).

Par ailleurs, tout-à-fait d'accord avec vous : ce qui compte, c'est la vision originale qu'a le Breton de la vie et du monde. Qu'il parle ou non de la Bretagne, reste un effet secondaire puisqu'il parle en breton (je veux dire bien sûr en tant que Breton).

Jacques FLEURENT
Lanester

DISCOURS SUR LA REVOLUTION

A BRETAGNES,

1 - J'ai peu de temps, peu de papier, peu de moyens. L'ombre de la faim plane sur le foyer dont je suis «le chef» et qui comporte trois enfants et leur mère. Ce «chef»-là est à bout. De patience révolutionnaire. A bout d'espoirs déçus. Amour déçu. Bretagne décevante. Equilibre intégration-contestation sociale éreintant. Budget à volée. Désordres quotidiens d'actes, de propos, de projets, d'idées, de repos, de jouissances, de contraintes, de nouvelles qui désespèrent l'espoir d'être utile, d'être propre, d'être réuni à l'immense effort disparate d'agir révolutionnairement.

2 - Des dizaines de milliers -des millions- sont morts ces années sous les balles d'acier de laiton, sont morts de faim, de suicide, qui étaient plus jeunes que nous deux -moi 38 ans, Marie 31 ans- Des millions de leurs enfants en sont morts, de la mort de ces camarades. Notre vie est un privilège déjà.

Le privilège de nanti permet à la plupart d'entre nous de développer leurs instincts égoïstes de goinfres. Dassault et le fermier d'en face, même combat : «Paraitre» au moins, régner au plus. Parvenus et banquiers idolâtraient le veau d'or qui nous écrase tant. Et pourtant si peu encore ici où nous cueillons la manne Sécurité Sociale, Allocations Familiales, Aide Publique et Assedic, cette manne ici possible parce qu'impossible dans le Monde dit Tiers.

Mon bébé a 8 mois et pleurait fort ce matin. Dans un demi-cauchemar j'imaginai tous ces cris de bébés qui appellent, eux en vain, et an crèvent ; tandis que mon bébé vivra. Presque sûrement. Simplement parce qu'en Bretagne villageoise de 1976 la mort est presque bannie de l'enfance sous sa forme élémentaire «mort de faim !».

Savoir cela et pourtant...

3 - Pourtant nous gaspillons, nous parents, ce temps précieux de survie-cette survie à la frange de la misère, maintenue artificiellement pour que règne la paix sociale chère aux trafics des Dassault et autres «parvenus et à-parvenir»... Le temps se gaspille à se défier l'un l'autre d'être heureux, selon un rite désormais, un affreux rite, rythme, baromètre, du «trop calme» à «orageux» et de «explosion» à «se ramasser à la petite cuillère» pour «se retrouver encore» à en «jouir» de s'aimer jusqu'à ce que le calme revenu se fasse soudain «trop calme».

Trois mois, un mois, une semaine : le rythme s'accélère et la misère aussi. Celle de gaspiller...

4 - Oui la vie n'est -botaniquement parlant- qu'un énorme gaspillage. Et aussi (cf. le lichen) une énorme énergie de persister malgré des conditions désastreuses. Tout comme l'espoir révolutionnaire. J'écris quasi-désespéré. Bébé hurle à nouveau. Sa mère et moi nous nous faisons une queue pas possible. J'ai éclaté en morceaux de désespoirs tôt ce matin, face à une accumulation de misères...

... et quelques semaines plus tard je retrouve ce papier inachevé et échappé d'un incendie d'archives, arrivé en coup de folie et de guérison aussi...

et c'est déjà le solstice d'hiver. La fin des mois noirs. Déjà penser que les jours vont enfin rallonger. Que le soleil est gratuit et la Bretagne si belle et têtue le Breton. En avant !

5 - L'entête que je suis est tombé grâce au copain Gwernig sur «Bretagnes», avec son pluriel coquin, celui des légitimes interrogations, espoirs et sourires qu'il faut avoir pour «vivre au pays de demain dans ce pays d'aujourd'hui», encore noir.

6 - A mon pays et ses «Bretagnes» je dédie donc cet essai de discours d'isolé sur l'espoir collectif de révolutionner la société où nous sommes, isolés par force. Par gré je lirais et ferais lire «Bretagnes» et par gré nous tous nous unirons pour passer des discours aux actes. C'étaient ma version de «nos meilleurs vœux» pour 1977.

Rémi BÉGUEN

JE REGRETTE CES QUERELLES D'ECRIVAINS

A l'heure où de nombreux artistes, écrivains, associations culturelles... se font le flambeau de la renaissance bretonne, refusant le centralisme parisien, affirmant la réalité d'un pays étouffé et proclamant son droit à la liberté, à l'heure où les Bretons se sentent bretons et non français, à l'heure où nous pouvons unir nos efforts et rassembler en chœur les voix qui se font l'écho des Bretons, je regrette ces querelles d'écrivains qui ternissent le combat breton.

Je ne donnerai tort ni raison à Paol Keineg ou à Claude Vaillant. Ils ont chacun leur opinion, toutes deux défendables.

C'est faire le jeu du centralisme que de créer des polémiques aux raisons obscures. Le talent de l'un et de l'autre se perd à entretenir cette querelle. Les partisans du centralisme doivent bien s'amuser à en suivre les rebondissements. Faut-il attendre qu'une poignée de révolutionnaires conquiert à la bombe la liberté de la Bretagne pendant que ses écrivains s'useront en polémiques stériles ?

Je n'ai pas de leçon à donner (je m'en voudrais d'ailleurs de le faire) mais je désire que les lecteurs de «Bretagnes» connaissent mon point de vue. J'aime la diversité, et le dialogue où elle s'exprime doit s'accompagner de tolérance. Je m'en voudrais de condamner qui que ce soit pour son opinion opposée à la mienne. Si en fait nous devons utiliser les mêmes armes que Paris pour

nous combattre ou pour vaincre, le tribut payé sera trop lourd à mes yeux. La Bretagne mérite mieux que des polémiques et demande à être défendue par tous, chacun à sa manière.

Jacques GWENAEL, Brest

VOTRE REVUE DERANGE, C'EST BON SIGNE !

J'ai lu un à un et avec attention les différents numéros de «Bretagnes». Ils m'ont convaincu et valent à eux seuls autant que bien des publications.

Félicitations donc pour votre dynamisme et votre façon d'aborder maints sujets sans préjugés ni concessions. Il est en outre intéressant de lire des poèmes non seulement de jeunes poètes, aux noms peu connus, mais aussi de plus anciens, non-Bretons de surcroît. Tout cela nous change des niaiseries habituelles et du narcissisme des littératures plus «officielles».

Votre revue dérange, c'est bon signe. Continuez à démythifier les idéologies en place et leurs zéloteurs conscients et inconscients en Bretagne et ailleurs. Continuez aux carrefours du passé et du futur à élever la voix de la clarté et de la rigueur, car il importe en Bretagne de parler et de savoir parler (l'éditorial et l'article de René Abaléa dans le N° 4 étaient à mon sens excellents).

Il reste à «Bretagnes» à survivre et à gagner en ampleur (pourquoi pas des articles faisant référence à l'Histoire ?).

Henri LE BIHAN

REVUE «GIVRE»

Deux numéros par an. Déjà paru : Julien GRACQ,
A paraître : Bernard NOEL (N° 2) ; Georges PERROS (N° 3)
Abonnement annuel : 55 F

«GIVRE» C/O Pierre BRUNO - 3, Place Condé
08000 CHARLEVILLE MEZIERES



KER YS

Zo, pl. Carnic. - Morlaix -
tél. : 88 - 47 - 22

LIVRES : pep tra e Brezhoneg,
+ littérature marginale, mystique,
orientale etc...

DISQUES : tous les disques bretons
et irlandais

INSTRUMENTS : bombardes, biniou,
flûtes traversières bois, accor-
déons diatoniques, bodhrans,
northumbrian pipes, etc...

(Echange de publicité)

VOTRE ABONNEMENT

EST VITAL

Sans lui «BRETAGNES»
DISPARAITRA

NE NEGLIGEZ PAS DE VOUS REABONNER
LA SURVIE DE «BRETAGNES» EST ENTRE VOS MAINS

Revue «BRETAGNES» - Impasse de la Fontaine-au-Lait - 29210 MORLAIX

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

Code postal :

VILLE :

désire souscrire un abonnement de quatre numéros à «BRETAGNES»
port compris : 45 F ; Etranger : 60 F
A partir du N° 5, N° 6

Je veux régler cette somme par :

- chèque bancaire
- chèque postal

à libeller au C.C.P. 3052 27 R

LES LIBRAIRIES OU VOUS TROUVEREZ BRETAGNES

AURAY	Librairie ALPHA - Gauthier	LESNEVEN	Librairie DOURMAP
BREST	Librairie de la CITE, Rue de Siam Librairie DIALOGUES, Rue Pasteur Librairie DELESTRE Centre Bellevue PLIJADUR O LENN, 62, rue de Lyon GRAFFITI, 210, rue J. Jaurès	LORIENT	La BOUQUINERIE Rue du Port Librairie GUEUGNON, rue du Port
CARHAIX	Librairie LE TROADEC Maison de la Presse LE GUYADER	MORLAIX	Librairie KER YS, 20, Place Cornic JEGOU-RITZ, Place des Otages
CHATEAULIN	Maison de la Presse LE TUTOUR	NANTES	Librairie de la CITE Rue d'Orléans Librairie EUZEN, rue Jean-Jaurès Librairie 71, rue Jean Jours Librairie BELLANGER, 5, Place Bon Pasteur Maison de la Presse, S.A.J.H. Beaulieu
CONCARNEAU	La BOUQUINERIE, 23, Av de la Gare	PARIS	Librairie de la CITE, Maison de la Bretagne, Tour Maine-Montparnasse
DINAN	Librairie L'HERMINE, Pl. des Cordeliers	PLOEMEUR	SOMADIL, Librairie Place Falguéro
FOUGERES	Maison de la Presse DUNEUL Germain	PONTIVY	Librairie Gilles BLAYO, rue Nationale
GUINGAMP	Librairie KERMEN, 6, rue Notre-Dame	PONT-L'ABBE	Maison de la Presse POULAIN
LAMBALLE	Maison de la Presse, Mme POILVEI		
LANNION	Librairie bretonne GIRAUDON, rue de Kerampont Librairie J. LE PAPE, 6, rue J. Savidan		
LA BAULE	BREIZ, 5, Av. de Gaulle		

QUIMPER

CALLIGRAMMES,
rue du Sallé
Librairie de l'ODET,
45, Bd de Kerguelen
Librairie MORVRAN
rue René Madec
Librairie L'EDITION
'J. RAVY', 40, rue
Kérouac
TI JAOUEN, 2, rue
du Roi Gradlon

REDON

Librairie L'EAU VI-
VE

RENNES

Librairie bretonne,
THOMAS, 1, rue des
Fossés
Librairie de Bretagne
DURAND Noël, 5, Pl
du Palais
LA DIALECTIQUE
sans peine, 4, rue Le-
perdit
Librairie LE MONDE
EN MARCHE, rue
Vasselot
Librairie BREIZ, 17,
rue de Penhoët
Librairie J.P. PLANC
KAERT, Centre Alma
Librairie de l'INSTI-
TUT, 7, Quai Cha-
teaubriand

ST-BRIEUC

Maison de la Presse
BASQUIN, rue St-
Guillaume
Librairie GENIE, 14,
rue St-Gouéno
Librairie du Champ
de Mars. SOFEC, 11,
rue St-François

St-QUAY-PORTRIEUX

Galleries du Portrieux
rue du Commerce

ST-NAZAIRE

Maison de la Presse,
78, rue Jean-Jaurès

TREGUIER

Librairie MOREAU,
Pl. de la Cathédrale

VANNES

Librairie LIRE ET
ECRIRE, 22, rue du
Méné

La diffusion en librairie de la revue
'BRETAGNES' est assurée par :
M. Yann GOASDOUE - Kroazhent-Bodavid
29270 SAINT-HERNIN

EXIGEZ QUE «BRETAGNES»

soit en vente

dans votre librairie habituelle

«La reproduction ou l'utilisation des poèmes et
textes est interdite sans l'autorisation de la
revue. Tous droits réservés».

Les manuscrits publiés ou non ne seront pas
rendus à leurs auteurs.

Impression : Copie 22 Pédernec
Commission Paritaire : 57 157
ISSN : 0338-6996
Dépôt légal : 4^e trimestre 1976
Directeur de la publication : Paul KEINEG

BRETAGNES
REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE 9 F



Qu'est-ce que tu fais de la nuit ?
J'entends la lune pousser et la jeter sur
dans les fourneaux
Les hommes, vêtus de la croix, se bousculent
dans les halls de l'air.
Paul Keineg

BRETAGNES
N° 3 REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE 9 F



Nous occupons trop de place
pour être ailleurs.

BRETAGNES
N° 2 REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE 8 F



La littérature bretonne
en question ...

BRETAGNES
N° 4 REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE 12 F



KEROUAC

BRETAGNES

REVUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE

N° 5

12F